

GAUDEO



W. D. P.
A. S. P.



John Carter Brown.



LES MUSES

DE LA NOUVELLE
FRANCE.

A MONSIEUR
LE CHANCELLIER.

*Ania Pieridum peragro loca nullius antè
Trita solo.*



A PARIS,

Chez ADRIAN PERIER, rue saint
Jacques, au Compas d'or.

M. DC. XVIII.

THE MUSEE

DE LA NOVVELLE

DE LA NOVVELLE

DE LA NOVVELLE



DE LA NOVVELLE
DE LA NOVVELLE
DE LA NOVVELLE



A

MONSEIGNEUR MESSIRE

NICOLAS BRVLART

*Seigneur de Sillery, Chan-**cellier de France &**de Navarre.*

MONSEIGNEUR,



LES Muses de la

NOUVELLE-FRANCE

ayans passé d'un autre

monde à cetui-ci, aujourd'hui se

presentent à voz piés en esperance

de recevoir quelque bon accueil

de vous, qui étant le Pere de celles

qui resident sur le Parnasse de nôtre

France Gaulloise & Orientale, de-

A ij

4
furent auffi que de cette même affe-
ction vne flamme forte, qui les en-
vironne & reçoive en fa tutele.
Que si elles font mal peignées, &
rustiquement vétues; confiderez,
Monfeigneur, le país d'où elles
viennent, incult, heriffé de forêts, &
habité de peuples vagabons, vivans
de chaffe, aymans la guerre, mépri-
sans les delicatesses, non civilifés, &
en vn mot qu'on appelle Sauva-
ges: & attribués à la communica-
tion qu'elles ont euë avec eux, &
aux flots de la mer, leur defaut: ie
veux dire, si elles ne font en fi bon-
ne conche & en bon point comme
celles qui ont accoutumé de se pre-
senter à vous. Elles font encore
pour le present semblables à ces
poiffons appellés Abramides en la
Pécherie d'Oppian, qui fans de-
meure certaine changent perpe-
tuellement de place, se trouvant

bien en toute sorte de terre, au cō-
traire de plusieurs qui ne peuvent
vivre qu'en vn lieu. Poissons vray-
ment figure du peuple Hebrieu,
& de la vie de ce monde, soit qu'on
les prenne par leur nom, soit que
l'on considere leur façon de vi-
vre, toujours étrangers, conduits
par la providence de celui qui les
a creés, ainsi que le grand Abra-
ham pere des croyans, duquel non
sans cause ilz portent le nom. Mais
s'il arrive, Monseigneur, que par
vôtre faveur, assistance, & support,
elles soient vn jour arretées és
montagnes du Port Royal & ruis-
seaux qui en decoulent, & ayent
le moyen de se rendre plus civiles,
& mieux venantes à la cadence des
fredons d'Apollon: ainsi qu'aux
premiers temps és solennitez pu-
bliques & saintes on dançoit &
chantoit des hymnes & cantiques;

Iuges 21.

vers. 19.

21. Et

2. Sans.

cha. 6.

rant de vive voix, que sur tous instrumens de Musique à l'honneur du vray Dieu: De même elles feront souz vos auspices maintes fêtes solennelles, où vôtre nom sera exalté, & en leurs chansons rememorez les bien-faits de celui, qui après avoir bien merité de son Roy, de sa patrie, & de toute la Chrétienté, aura encore pris vn soin non indigne d'un Chancelier de France, qui sera d'ayder à l'établissement des Muses en la France Nouvelle, trans-marine, & Occidentale, pour la conversion des peuples infideles.

Vôtre tres-humble & tres-obeissant serviteur

MARC LESCARBOT
Vervinois.



LES MUSES DE LA
NOUVELLE-FRANCE.

AV ROY.

ODE PINDARIQUE
présentée à la Majesté en No-
vembre mil six cens sept.

STROPH. I.

NEPTUNE, donne moy des vers
Propres à resonner la gloire
Du plus grand Roy que l'Univers
Ait produit de longue memoire.
Et puis que sur tes moites eaux
Tendent leurs ailes nos vaisseaux,

Fay qu'avec eux ore ie vole
Cornant son renom jusqu'au pole,
Et que porté d'un trait leger
Sur l'aile de ta large échine,
Je l'annonce au peuple étranger
Qui demeure au fond de la Chine.

Vers
faits au
partir
du Port
Royal
pour
retour-
ner en
France.

LES MUSES
ANTISTROPH.

Muses pourtant pardonnez moy
Si pour cette heure ie m'adresse
Ailleurs qu'à vous; & si la loy
De vous invoquer ie transgresse.
Ie ne boy ici d'Helicon
Les douces eaux, ni ma chanson
Ne ressent les fleurs qu'on amasse
Au sommet du double Parnasse.
Neptune commande en cel lieu,
C'est à lui qu'il faut que ie rende
Ores mes vœux, & qu'à ce Dieu
De mon chant le ton ie demande.

EPOD.

Car quoy qu'il soit quelquefois
Forcené d'ire & de rage,
Il ayme bien toutefois
Des chansons le doux ramage.
Et de cela soucieux
A ses Syrenes il donne
Mainte chanson qui resonne
D'un chant fort harmonieux,
Qui par ses douces merveilles
Les peu rusez Nautonniers
Attire par les oreilles,
Et les fait ses prisonniers.

STROPH. 2.

Vive donc mon Prince & mon Roy
Par qui respire nôtre France
Sentant souz le joug de sa loy
Les doux effects de sa clemence.
Lui qui parmi tant de hazars
Qui l'ont suivi de toutes parts

*A veincu l'effort de Fortune,
Laquelle en lui n'a part aucune.
Car sa vertu tant seulement
Du haut des cieux favorifés
A jusques dans le Firmament
Sa Majesté authorifés.*

ANTISTROPH.

*Le jour qu'en France commença
Aluire sa belle lumiere
Le conseil des Dieux s'amassa
Pour sçavoir de quelle maniere
Ilz pourroient honorer celui
Qui devoit être un jour l'appui
De mainte gent abandonnée
A qui du ciel n'est point donnée
La conoissance de son bien
Et de maint peuple & mainte ville
Policée souz le lien
De la societé civile.*

EPOD.

*Mars lui donna sa valeur,
Hercule donna sa force,
Et Iupiter sa terreur,
Qui la force même force.
Mais Vulcan lui façonna
De fin acier bien trempée
Vne foudroyante épée
Qu'en present il lui donna
Pour en frapper les rebelles,
Et la rogue nation
Qui nous a fait des quereles
Souz feinte religion.*

Il n'étoit pas hors le berceau,
 Il n'avoit quitté son enfance,
 Que son âge plus tendre & beau
 S'endurcissoit à la souffrance
 Des âpres & dures rigueurs
 Des froidures & des chaleurs,
 Afin qu'un jour il peust à l'aise
 Supporter de Mars le mesaise,
 Puis que son destin étoit tel,
 Que parmi les chaudes alarmes
 Il devoit se rendre immortel,
 Par l'effort de ses fieres armes.

ANTISTROPH.

Qu'il a jamais veu sommeiller,
 Ou les mains avoir endormies,
 Quand il a fallu chamailler
 Dessus les troupes ennemies ?
 Témoins en sont tant de combats
 Où il a cent fois du trépas
 Loin repoussé la violence,
 De sorte que même la France,
 France nourrice des guerriers
 Par ses longs travaux fatiguée
 Est le sujet de ses lauriers
 Pour s'être contre ini ligée.

EPOD.

Et après s'être soumis
 La populace mutine,
 Il a fait qu'ores Themis
 Seurement par tout chemine
 Afin qu'une ferme paix
 Au moyen de la Justice

En sa maison s'établisſe
 Qui ſoit durable à jamais,
 Et que toujours ſouz ſon aile
 Fleurisſe la pieté,
 Sans qu'onques elle chancelle
 Ni d'un, ni d'autre côté,

STROPH. 4.

Grand Roy nous te devons ceci,
 Voire mille fois davantage.
 Mais il reſte encor un ſouci
 Digne de ton vieillisſant âge,
 Afin que la poſterité
 Entende que ta pieté
 N'étoit dedans ta France encloſe.
 Il faut, grand Roy, faire une choſe,
 Il faut ores du Tout-puiſſant
 Porter le nom ſouz ta banniere
 Où ſon Soleil reſplendisſant
 Chacun jour finit ſa carrière.

ANTISTROPH.

Aye doncques compaſſion
 De tant de peuples qui perisſent
 Sans loix & ſans Religion,
 Et de leur miſere gemisſent.
 Si tu veux, grand Roy, tu les peux
 Joindre avec nous en mêmes vœux,
 Et faire de tous une Eglise,
 Si ta bonté les favoriſe.
 Mais ſi ton pouvoir ſouverain
 Ne ſoutient un ſi grand affaire,
 Mais ſi tu retires ta main,
 Qui eſt-ce qui le pourra faire ?

EPOD.

C'est, mon Prince, c'est de toy
 Qu'une antique destinée
 A prononcé qu'un grand Roy
 Serait après mainte année
 Du viciltige des François,
 Qui regiroit en justice
 Par vne sainte police
 Conjointe aux divines loix
 Les nations infideles
 Qui sont encore en maints lieux,
 Et par force les rebelles
 Conduiroit dedans les cieux.

LESCARBOT.

Voyez
 les Cha-
 pitres 12.
 Et 13.
 liv. 4. de
 l'Histoire
 de la
 Nouvelle-
 France.

APRES que nous fumes arrivés au Port Royal en la Nouvelle-France le sieur du Pont Gravé qui en étoit parti dès le sezième de Juillet, desesperant qu'aucun navire deût arriver de France, pour ce que la saison des-ja se passoit, ayant rencontré par un grand heur quelques vns de noz gens (qui à la veüe de la terre du port de Campseau s'étoient mis dans vne chaloupe, & venoient justement audit Port Royal suivans la côte) parmi des iles, il tourna le cap à rebours, & nous vint trouver avec beaucoup de rejouissance d'une part & d'autre. En fin au bout de trois semaines il nous laissa sa barque & vne patache, & se mit avec quelques cinquante hommes qu'il avoit, dans notre navire qui retournoit en France. Or avant son depart, pour lui dire Adieu ie lui fis ces vers ici parmi le tintamarre d'un peuple confus qui marteloit de toutes parts pour faire ses logemens, lesquels vers furent depuis imprimés à la Rochelle.

A-DIEV AVX FRANCOIS
retournans de la Nouvelle-France
en la France Gaulloise.

Du 25. d'Aoult 1606.



LEZ donques, vognés, ô trou-
pe genereuse,

Qui avez surmonté d'une ame cou-
ragemente

Et des vents & des flots les hor-
ribles fureurs,

Et de maintes saisons les cruelles rigueurs,
Pour conserver ici de la Françoisé gloire
Parmi tant de bazars l'honorable memoire.

Allez donques, vognés, puissiez vous outre mer
Vn chacun bien-tot voir son Ithaque fumer :
Et puissions nous encor au retour de l'année
La même troupe voir par-deça retournée.

Fatiguez de travaux vous nous laissés ici
Ayans également l'un de l'autre souci,
Vous, que nous ne soyons saisis de maladies
Qui facent à Pluton offrandes de noz vies :
Nous, qu'un contraire flot, ou un secret rocher
Ne vienne vôtres nef à l'impourveu toucher.
Mais un point entre nous met de la difference,
C'est que vous allez voir les beantez de la France,
Un royaume enrichi depuis les siecles vieux
De tout ce que le monde a de plus precieux :
Et nous comme perdus parmi la gent Sauvage

Fait au
Port
Royal
en la
Nou-
velle-
France.

Nous
avons
été
deux
mois
& demi
farmer.
Pour
les ma-
ladies,
voy liv.
4. ch. 6.

Demeurons étonnez sur ce marin rivage,
 Privez du doux plaisir & du contentement
 Que là vous recevrez dès vôtre avenement.

Que di-je, ie me trompe, en ce lieu solitaire,
 L'homme juste a dequoy à soy-même complaire,
 Et admirer de Dieu la haute Majesté,
 S'il en veut contempler l'agreable beauté.

Descri-
 ption
 du Port
 Royal.

Car qu'on aille rodant toute la terre ronde,
 Et qu'on furette encor tous les cachotz du monde,

On ne trouvera rien si beau, ne si parfait
 Quel aspect de ce lieu ne passe d'un long trait.

Y desirez vous voir une large campagne?
 La mer de toutes parts ses moites rives baigne.

Y desirez vous voir des côtaux à l'entour?
 C'est ce qui de ce lieu rend plus beau le séjour.

Y voulez vous avoir le plaisir de la chasse?

Vn monde de forêts de toutes parts l'embrasse.

Voules vous des oiseaux avoir la venaison?

Par bandes ils y sont chacun en sa saison.

Cherchez vous changement en vôtre nourriture?

La mer abondamment vous fournit de pâture,

Aymez-vous des ruisseaux le doux gazonillement?

Les côtaux en lasés en versent largement.

Cherchez vous le plaisir des verdoyantes îles?

Ce Port en contient deux capables de deux villes.

Aymez-vous d'un Echo la babillarde voix?

Ici peut un Echo répondre trente-fois.

Car lors que du Canon le tonnerre y bourdonne

Trente fois à l'entour le même coup resonne,

Et semble au tremblement que Megere à l'envers

Soit prête d'érouler tout ce grand Univers.

Aymez-vous voir le cours des rivieres profondes?

Trois réadent à ce lieu le tribut de leurs ondes,

Dont l'Equille ayant eu plus de terre en son lot,
 Elle se porte aussi d'un plus orgueilleux flot,
 Et préques assourdit de son bruiant orage
 Non le Stadisien, Mais ce peuple Sauvage.
 Bref, contre l'ennemi voulez-vous être fort?
 Ce lieu rien que du Ciel ne redoute l'effort.
 Car de deux boulevers Nature a son entrée
 Si hautement muni, que toute la contrée
 Peut à l'abri d'iceux reposer seurement,
 Et en toute saison vivre ioyusement.

Le blé te manque encor, & le fruit de la vigne
 Pour faire ton renom par l'univers insigne,
 Mais si le Tout-puissant benit nôtre labeur
 En bref tu sentiras la celeste faveur
 En ton sein decouler ainsi qu'une roussee
 Qui tombe doucement sur la terre embrasée
 Au milieu de l'Eté. Que si an n'a encor
 De tes veines tiré la riche mine d'or,
 L'argent, l'airain, le fer que tes forêts épesses,
 Gardent comme en deposent de belles richesses
 Pour le commencement, & peut être qu'un jour
 Sera la mine d'or découverte à son tour.
 Mais c'est ores assez que tu nous puisse rendre
 Et du blé & du vin, pour après entreprendre
 Vn vol plus élevé (car le bord de tes eaux
 Peut fournir de pature à mille grans troupeaux)
 Et des villes bâtir, des maisons, & bourgades,
 Qui servent de retraite aux Françoises peuplades,
 Et pour changer les mœurs de cette nation
 Qui vit sans Dieu, sans loy, & sans religion.
 O trois fois Tout-puissant, ô grand Dieu que j'adore:
 Ores que ton Soleil envoie son Aurore
 Sur cette terre ici, ne vueilles plus tarder.

Plinliv.
 6. cha.
 29. dit
 que le
 Nil aux
 Cata-
 dupes
 fait vn
 si grand
 faut,
 que du
 bruit
 ceux de
 Stadisis
 en per-
 dent
 l'ouye.

Au pays
 des Ar-
 mou-
 chi-
 quois
 il y a
 blés &
 vignes.

Veuilles d'un œil piteux ce peuple regarder,
Qui languit attendant ta parfaite lumière
Trop prolongeant, hélas! sa divine carrière

C'est le
fieur du
Pont
de Hô-
fleur.

DV PONT dont la vertu vole jusques aux
cieux

Pour avoir sceu domter d'un cœur audacieux
En ces difficultés mille maux, mille peines,
Qui pouvoient souz le faix accravancer tes veines,
Ayant été ici laissé pour conducteur
A ceux-là qui poussez d'une pareille ardeur
Ont aussi soutenu en la Nouvelle-France
De leur propre maison la dure & longue absence;
Si-tot que tu verras la face de ton Roy
Dilui que ses ayeuls pour la Chrétienne loy
Ont jadis triomphé dedans la Palestine,
Et couragement de la gent Sarazine
Repoussé la fureur és Memphisitiques bors,
Et pour la même cause ont exposé leurs corps
Au gré des vents, des flots, d'une maratre terre,
Et au guerrier hazard du sanglant cimetierre:
Qu'ici à peu de frais, sans qu'un robuste bras
Rougisse au sang humain le meurtrier coutelas,
Il se peut acquerir une gloire semblable,
Laquelle à sa grandeur sera plus profitable.

Mal-
barre
est vnc
côte
pleine
de basse
& fort
dange-
reufe.

Allez doncques, vognés, ô genereux François,
Cependant que plus loin vers les Armouchiquois
Les voiles nous tendons, pour outre Mallebarre
Rechercher quelque Port qui nous serve de barre
Soit pour nous opposer à un fort ennemi,
Ou pour y recevoir seurement nôtre ami,
Et la même éprouver si la Nouvelle-France
A noz travaux rendra selon nôtre esperance.
Neptune, si jamais tu as favorisé

Ceux

DE LA NOUVELLE-FRANCE. 17

*Ceux qui dessus tes eaux leurs vies ont usé ;
Vray Neptune, fay nous chacun où il desire
A bon port arriver, afin que ton Empire
Soit par-deça connu en maintes regions,
Et bien-tot frequenté de toutes nations.*



LE THEATRE
DE NEPTVNE EN LA
NOUVELLE-FRANCE

*Représenté sur les flots du Port Royal le quator-
zième de Novembre mille six cens six, au retour
du Sieur de Poutrincourt du país des Armon-
chiquois.*

Neptune commence revêtu d'un voile de couleur bleuë.
& de brodequins, ayant la chevelure & la barbe lon-
gues & chenuës, tenant son Trident en main, assis sur
son chariot paré de ses couleurs : ledit chariot trainé sus
les ondes par six Tritons jusques à l'abord de la cha-
loupe où s'étoit mis ledit Sieur de Poutrincourt & ses
gens sortant de la barque pour venir à terre. Lors ladite
chaloupe accrochée, Neptune commence ainsi.

NEPTVNE.

A R R E T E. Sagamos, arrête toy ici,
Et regardes un Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Je suis de Jupiter & de Pluton le frere.

B

† C'est
vn mot
de Sau-
vage,
qui si-
gnifie
Capi-
tain,

Entre nous trois jadis fut parti l'Univers,
 Iupiter eut le ciel, Pluton eut les Enfers,
 Et moy plus hazardoux en la mer en partage,
 Et le gouvernement de ce moite heritage.
 NEPTUNE c'est mon nom, Neptune l'un des Dieux
 Qui a plus de pouvoir souz la voûte des cieux.
 Si l'homme veut avoir une heureuse fortune
 Il lui faut implorer le secours de Neptune.
 Car celui qui chez soy demeure cazanier
 Merite seulement le nom de cuisinier.

Je fay que le Flamen en peu de temps chemine
 Aussi-tot que le vent iusques dedans la Chine.
 Je fay que l'homme peut, porté dessus mes eaux,
 D'un autre pole voir les inconnuz flambeaux,
 Et les bornes franchir de la Zone torride,
 Ou boüillonnent les flots de l'element liquide.

Charle- Sans moy le Roy François d'un superbe elephant
 magne. N'eust du Persan receu le present triumpant :
 Et encores sans moy onc les François gendarmes
 Es terres du Levant n'eussent porté leurs armes.
 Sans moy le Portugais hazardoux sur mes flots
 Sans renom croupiroit dans ses rives enclos,
 Et n'auroit enlevé les beautez de l'Aurore
 Que le monde insensé folatremment adore.
 Bref sans moy le marchand, pilote, marinier
 Seroit en sa maison comme dans un panier
 Sans à-peine pouvoir sortir de sa province.
 Un Prince ne pourroit secourir l'autre Prince
 Que i'auroy separé de mes profondes eaux.
 Et toy-même sans moy après tant d'actes beaux
 Que tu as exploités en la Françoisse guerre,
 N'eusses en le plaisir d'aborder cette terre.
 C'est moy qui sur mon dos ay tes vaisseaux porté

Quand de me visiter tu as eu volentié.
 Et naqueres encor c'est moy qui de la Parque
 Ay cent fois garenti toy, les tiens, & ta barque,
 Ainsi ie veux toujours seconder tes desseins,
 Ainsi ie ne veux point que tes efforç soient vains,
 Puis que si constamment tu as eu le courage,
 De venir de si loin rechercher ce rivage,
 Pour établir ici vn Royaume François,
 Et y faire garder mes statuts & mes loix.

Par mon sacré Trident, par mon sceptre ie jure
 Que de favoriser ton projet i'auray cure,
 Et oncques ie n'auray en moy-même repos
 Qu'en tout cet environ ie ne voye mes flots
 Abanner souz le faix de dix milles navires
 Qui facent d'un clin d'œil tout ce que tu desires.

Va donc heureusement, & poursui ton chemin
 Où le sort te conduit : car ie voy le destin
 Preparer à la France vn florissant Empire
 En ce monde nouveau, qui bien loin fera bruire
 Le renom immortel de De Monts & de toy
 Souz le regne puissant de HENRY vôtre Roy.

Neptune ayant achevé, vne trompette com-
 mence à éclater hautement & encourager les
 Tritons à faite de même. Ce-pendant le sieur
 de Pourtrincourt tenoit son epée nuë en main,
 laquelle il ne remit point au fourreau iusques à
 ce que les Tritons eurent prononcé comme
 s'ensuit.

PREMIER TRITON.

Tu peux (grand Sagamos) tu peux te dire heureux
 Puis qu'un Dieu te promet favorable assistance

En l'affaire important que d'un cœur vigoureux
 Hardi tu entreprends, forçant la violence
 D'Aole, qui toujours inconstant & léger,
 Tantot adelsquidés† tantot poussé d'envie,
 Veut te precipiter, & les tiens au danger.

† Mot
 de Sau-
 vage
 qui si-
 gnifie
 Ami.

Neptune est un grand Dieu, qui cette jalousie
 Fera comme fumée en l'air évanouir :
 Et nous ses postillons, malgré l'effort d'Aole,
 Ferons en toutes parts de ton courage ouïr
 Le renom, qui des-ja en toutes terres vole.

DEUXIEME TRITON.

Si Jupiter est Roy és cieux
 Pour gouverner ça bas les hommes,
 Neptune aussi l'est en ses lieux
 Pour même effect; & nous qui sommes
 Ses suppos, avons grand desir
 De voir le temps & la journée
 Qu'ayes de tes travaux plaisir
 Après ta course terminée,
 Afin qu'en ces côtes ici
 Bien-tot retentisse la gloire
 Du puissant Neptune : & qu'ainsi
 Tu eternises ta memoires.

TROISIEME TRITON.

France, tu as occasion
 De loüer la devotion
 De tes enfans dont le courage
 Se montre plus grand en cet âge
 Qu'il ne fit onc és siecles vieux,
 Etans ardemment curieux
 De faire éclater tes loüanges
 Jusques aux peuples plus étranges,
 Et graver ton los immortel

Même souz ce monde mortel.

Ayde doncques & favorise

Vne s'ilouable entreprise,

Neptune s'offre à ton secours

Qui les tiens maintiendra toujours

Contre toute l'humaine force,

Si quelqu'un contre toy s'efforce.

„ *Il ne faut jamais rejeter*

„ *Le bien qu'un Dieu nous veut preter.*

QUATRIEME TRITON.

Celui qui point ne se hazarde

Montre qu'il a l'ame coüarde.

Mais celui qui d'un brave cœur

Méprise des flots la fureur

Pour un sujet rempli de gloire

Fait à chacun aisément croire

Que de courage & de vertu

Il est tout ceint & revêtu,

Et qu'il ne veut que le silence

Tienne son nom en oubliance.

Ainsi ton nom (grand Sagamos)

Retentira dessus les flots

D'or-en-avant, quand dessus l'onde

Tu découvres ce nouveau monde,

Et y plantes le nom François,

Et la Majesté de tes Rois.

CINQUIEME TRITON.

Vn Gascon prononça ces vers à peu

près à sa langue.

Sabets aquo que volio diro,

Aqueste Neptune bicillart

L'autre jon faïsto del brazart,

Et comme un bergalant se miro.

*N'agaires que faiso l'amon,
Et baisavo vne jeune hillo
Qu'ero plan polide & gentillo,
Et la cerquavo quadejou.*

*Bezets, ne vous fixets pas trop
En aquels gens de barbos grisos,
Car en aqueles entreprisos
Els ban lou trot & lou galop.*

SIXIEME TRITON.

*Vive HENRY le grand Roy des François
Qui maintenant fait vivre souz ses loix
Les nations de sa Nouvelle-France,
Et souz lequel nous avons esperance
De voir bien-tot Neptune reveré
Autant ici qu'oncq il fut honoré
Par ses sujets sur le Gaullois rivage,
Et en tous lieux où le braue courage
De leurs ayeuls jadis les a porté.
Neptune aussi fera de son côté
Que leurs neveux s'employans sans feintise
A l'ornement de leur belle entreprise
Tous leurs desseins il favorisera,
Et prosperer sur ses eaux il fera.*

Cela fait, Neptune s'équarte vn petit pour
faire place à vn canot, dans lequel étoient
quatre Sauvages, qui s'approcherent appor-
tans chacun vn present audit Poutrincourt.

PREMIER SAVVAGE.

Le premier Sauvage offre vn quartier d'Ellan
ou Orignac, disant ainsi.

De la part des peuples Sauvages

*Qui environnent ces païs
 Nous venons rendre les hommages
 Deuz aux sacrées Fleur-de-lis
 Es mains de toy, qui de ton Prince
 Representes la Majesté,
 Attendans que cette province
 Faces florir en pieté,
 En mœurs civils, & toute chose
 Qui sert à l'établissement
 De ce qui est beau, & repose
 En un Royal gouvernement.
 Sagamos, si en nos services
 Tu as quelque devotion,
 A toy en faisons sacrifices
 Et à ta generation.*

*Noz moyens sont un peu de chasse
 Que d'un cœur entier nous t'offrons,
 Et viure toujours en ta grace
 C'est tout ce que nous desirons.*

DEUXIEME SAVVAGE.

Le deuxiesme Sauvage tenant son arc & sa fleche en main, donne pour son present des peaux de Castors, disant :

*Voici la main, l'arc, & la fleche
 Qui ont fait la mortele breche
 En l'animal de qui la peau
 Pourra servir d'un bon manteau
 (Grand Sagamos) à ta hauteur
 Reçoy donc de ma petiteffe
 Cette offrande qu'à ta grandeur
 L'offre du meilleur de mon cœur.*

TROISIEME SAVVAGE.

Le troisieme Sauvage offre des *Matachiaz*,
c'est à dire, echarpes, & brasselets faits de
la main de sa maitresse, disant :

Ce n'est seulement en France

*Que commande Cupidon,
Mais en la Nouvelle-France,
Comme entre vous, son brandon
Il allume, & de ses flammes
Il rotit noz pauvres ames,
Et fait planter le bourdon.*

*Ma maitresse ayant nouvelle
Que tu devois arriver,
M'a dit que pour l'amour d'elle
L'eusse à te venir trouver,
Et qu'offrande ie te fisse
De ce petit exercice
Que sa main à seu ouvrir.*

*Reçoy doncques d'allegresse
Ce present que ie t'adresse
Tout rempli de gentillesse
Pour l'amour de ma maitresse
Qui est ores en détresse,
Et n'aura point de liesse
Si d'une prompte vitesse
Ie ne lui di la caresse
Que m'aura fait ta hauteesse.*

QUATRIEME SAVVAGE.

Le quatrieme Sauvage n'ayant heureusement
chassé par les bois, se presente avec vn har-
pon en main, & après ses excuses faites, dit
qu'il s'en va à la pêche.

SAGAMOS, pardonne moy
 Si ie viens en telle sorte,
 Si me presentant à toy
 Quelque present ie n'apporte.
 Fortune n'est pas toujours
 Aux bons chasseurs favorable,
 C'est pourquoy ayant recours
 A vn maistre plus traitable,
 Après avoir maintefois
 Invoqué cette Fortune
 Brossant par l'épés des bois,
 Ie m'en vay suivre Neptune,
 Que Diane en ses forêts
 Ceux qu'elle voudra caresse,
 Ie n'ay que trop de regrets
 D'auoir perdu ma iennessé
 A la suivre par les vaux
 Avecque mille travaux,
 Par les bois & par les plaines,
 Souz des esperances vaines.
 Maintenant ie m'en vay voir
 Par cette côte marine
 Si ie pourray point auoir
 Dequoy fournir tu cuisine:
 Et cependant si tu as
 Quelque part en ta chaloupe
 Un peu de caracona, †
 Fournis-en moy & ma troupe.

† C'est
dupain.

Après que Neptune eut été remercié par
 le sieur de Poutrincourt de ses offres au bien
 de la France, les Sauvages le furent sembla-
 blement de leur bonne volonté & devotion:

& invitez de venir au fort Royal prendre du *caracana*. A l'instant la troupe de Neptune chante en Musique à quatre parties ce qui s'ensuit.

*Vray Neptune donne nous
Contre tes flots assurance,
Et fay que nous puissions tous
Un jour nous revoir en France.*

La Musique achevée, la trompette sonne derechef, & chacun prend sa route diversement: les Canons bourdonnent de toutes parts, & semble à ce tonnerre que Proserpine soit en travail d'enfant: ceci causé par la multiplicité des Echoz que les côtaux s'envoient les vns aux autres, lesquels durèrent plus d'un quart d'heure.

Le Sieur de Pourtrincourt arrivé près du Fort Royal, vn compaignon de gaillarde humeur qui l'atrendoit de pié ferme, dit ce qui s'ensuit.

*Après avoir long temps (Sagamos) désiré
Ton retour en celieu, en fin le cieliré
A eu pitié de nous, & nous montrant ta face,
Nous a favorisé d'une incroyable grace.
Sus doncques rotisseurs, depensiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessous pots & plats & cuisine,
Qu'on baille à ces gens ci chacun sa quarte pleine,
Teles voy alterez sicut terra sine aqua.
Garson depeche toy, baille à chacun son K.
Guisiniers, ces canars sont ils point à la broche?
Qu'on tuë ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compaignons*

*Autant deliberez des dents que des roignons.
 Entrez dedans Messieurs, pour v^otre bien-venue,
 Qu' avant boire chacun hautement eterneü,
 A fin de decharger toutes froides humeurs
 Et remplir voz cerveaux de plus douces vapeurs.*

Je prie le Lecteur excuser si ces rhimes ne sont si bien
 limees que les hommes delicats pourroient desirer. Elles
 ont été faites à la hate. Mais neantmoins ie les ay voulu
 inserer ici, tant pour-ce qu'elles servent à nôtre Histoire,
 que pour montrer que nous vivions joyeusement. Le
 surplus de cette action se peut voir à la fin du chap. 15.
 liv. 4. de mon Histoire de la Nouvelle-France.

A-DIEU
 A LA NOUVELLE-
 FRANCE.

Du 30. Juillet 1607.

A V T-il abandonner les beautez de ce lieu,
 Et dire au PORT ROYAL un eternel
 Adieu?

*Serons-nous donc toujours accusez d'inconstance
 En l'établissement d'une Nouvelle-France?
 Que nous sert-il d'avoir porté tant de travaux,
 Et des flots irritez combatu les assaux,
 Si nôtre espoir est vain, & si cette province
 Ne flechit souz les loix de HENRY nôtre Prince?
 Que vous servira il d'avoir jusques ici
 Fait des frais inutiles, si vous n'avez souci
 De recueillir le fruit d'une longue depense,
 Et l'honneur immortel de v^otre patience?*

Cet
 Adieu
 fut cō-
 mencé
 au Port
 Royal,
 & con-
 tinué
 sur la
 mer.
 Voyle
 ch. 17.
 liv. 4. de
 mon
 Histoi-
 re de la
 Nou-
 velle
 France.
 L'Aau-
 reur
 parle
 aux
 Sieurs
 de

Monts, Ha que j'ay de regrets que vous ne sçavez pas
& ses De cette terre iciles attrayans appas.
asso- Et bien que le Flamen vous ait fait vne injure,
ciez. L'injure bien souvent se rend avec usure.
Il faut doncques partir, il faut appareiller,
Et au port Saint-Malo aller l'ancre mouïller.

PERE DE L'VNIVERS, qui commandes
aux ondes,

Et qui peux assécher les mers les plus profondes,
Donne nous de franchir les abymes des eaux
Dont tu as separé tous ces peuples nouveaux
Des peuples baptizés, & sans aucun naufrage
Du royaume François voir bien-tot le rivage.

Voyle
chap. 3. Adieu donc beaux cotaux & montagnes aussi,
du liv. Qui d'un double rempar ceignez ce Port ici.

4. Adieu vallons herbus que le flot de Neptune
V a baignant largement deux fois à chaque lune,
Pour donner nourriture aux arborés Ellans,
Et autres animaux qui ne sont pas si grans,
Et au gibier aussi, qui pour trouver pâture
Y vient de tous côtez tant qu'il y a verdure.

Adieu mon doux plaisir fontaines et ruisseaux,
Qui les vaux & les monts arrousez de vos eaux.

Dans le Pourray je t'oublier belle ile forêtiere
Port Riche honneur de ce lieu & de cette riviere ?
Royal Le prise de ta sœur les aimables beautés,
ya deux Mais ie prise encor plus tes singularités.

belle's Car comme il est seant que celui qui commande
iles Cet Porte vne Majesté plus auguste & plus grande
te-ci est

celle Que son inferieur, ainsi pour commander
qui est Tu as le front haussé qui te fait regarder

devant A l'environ de toy vne ondoyante plaine,
nôtre Et la terre à l'entour sujette à ton domaine
Port.

Tes rives sont des rocs, soit pour tes batimens,
 Soit pour d'une cité jeter les fondemens.
 Ce sont en autres parts vne menuë arene,
 Où mille fois le jour mon esprit se pourmene.
 Mais parmi tes beautés j'admire un ruisseau
 Qui foule doucement l'herbage nouvelet
 D'un vallon qui se baisse au creux de ta poitrine,
 Precipitant son cours dedans l'onde marine.
 Ruisseau qui cent fois de ses eaux m'a tenté,
 Sa grace me forçant lui prêter le côté.
 Ayant donc tout cela, Ile haute & profonde,
 Ile digne séjour du plus grand Roy du monde.
 Ayant di-je cela, qu'est-ce qui te defaut
 À former pardeça la cité qu'il nous faut,
 Sinon d'avoir près soy un chacun sa mignonne
 En la sorte que Dieu & l'Eglise l'ordonne ?
 Car ton terroir est bon & fertile & plaisant,
 Et oncques son culteur n'en sera deplaisant.
 Nous en pouvons parler, qui de mainte semence
 Y jettée, en avons certaine experience.
 Que puis-je dire encor digne de ton beau los ?
 Ajouteray-je ici que dedans ton enclos
 Se trouvent largement produits par la Nature
 Framboises, fraises, pois, sans aucune culture ?
 Ou bien diray-je encor tes verdoyans lauriers,
 Tes Simples inconnus, tes rouges grozeliers ?
 Non, mais tant seulement sans sortir tes limites,
 Ici je toucheray les nombreux exercites
 Des peuples écaillez qui viennent chaque jour,
 Suivans le train du flot te donner le bon-jour.
 Si-tot que du Printemps la saison renouvelle
 L'Eplan vient à foison, qui t'apporte nouvelle
 Que Phoebus élevé dessus ton horizon

A chassé loin de toy l'hivernale saison.
 Le Haren vient après avecque telle presse
 Que seul il peut remplir un peuple de richesse.
 Mes yeux en sont témoins, & les vostre aussi
 Qui de nôtre pature avés eu le souci,
 Quand, ailleurs occupez, vôtre main diligente
 Ne pouvoit satisfaire à la chasse plaisante
 Qu'envoyoit en voz rets l'écluse d'un moulin.
 Le Bar suit par-apres du Haren le chemin.
 Et en un même temps la petite Sardine,
 La Crappe, & le Houmar, suit la côte marine
 Pour un semblable effect; le Dauphin, l'Eturgeon
 Y vient parmi la foule avecque le Saumon,
 Comme font le Turbot, le Pounamou, l'Anguille,
 L'Alose, le Fletan, & la Loche, & l'Equille:
 Equille qui, petite, as imposé le nom
 Ace fleuve de qui ie chante le renom.
 Mais ce n'est ici tout, car tu as davantage
 De peuples qui te font par chacun jour homage,
 Le Colin, le Ioubar, l'Encornet, le Crapan,
 Le Marsoin, le Souffleur, l'Oursin, le Macreau,
 Tu as le Loup-marin, qui en troupe nombreuse
 Se veautre au clair du jour sur ta vase bourbeuse,
 Tu as le Chien, la Plie, & mille autres poissons
 Que ie ne conoy point, de tes eaux nourrissons.
 T'airay-ie la Moruë heureusement feconde,
 Qui par tout cette mer en toutes paris abonde?
 Moruë si tu n'es de ces mets delicats
 Dont les hommes frians assaisonnent leurs plats,
 Je diray toute fois que de toy se sustente
 Préque toui l'Vniuers. O que sera contente
 Celle personne un jour, qui à sa porte aura
Ce qu'un monde éloigné d'elle recherchera!

C'est la
 riviere
 de l'E-
 quille,
 qui se
 déchar-
 ge au
 port
 Royal,
 Voyle
 ch. 3. du
 liv. 4.

Belle ile tu as donc à foison cette manne,
 Laquelle i'ayme mieux que de la T aprobane
 Les beautez que lon feint dignes des bien-heureux
 Qui vont buvans des Dieux le Nectar savoureux.
 Et pour montrer encor ta puissance supreme,
 La Baleine i'honore & te vient elle-même
 Saluer chacun jour, puis l'ébe la conduit
 Dans le vague Ocean où elle a son deduit.
 De ceci ie rendray fidele témoignage,
 L'ayant veu maintefois voisiner ce rivage,
 Et alaise noier parmi ce port ici.

Mais tous ces animaux, mais tous ces peuples ci
 S'écartent quand Phœbus veut approcher la borne
 Du celeste manoir, ou git le Capricorne,
 Et vont chercher l'abri du profond de Thetys,
 Ou d'un terroir plus doux vont suivans le pâtis.
 Seulement près de toy en cette saison dure
 La Palourde, la Coque, & la Moule demeure
 Pour sustenter celui qui n'aura de saison
 (Ou pauvre, ou paresseux) fait aucune moisson,
 Tel que ce peuple ici qui n'a cure de chasse
 Jusqu'à ce que la faim le contraigne & pourchasse,
 Et le temps n'est toujours favorable au chasseur.
 Qui ne souhaite point d'un beau temps la douceur,
 Mais une forte glace, ou des neges profondes,
 Quand le Sauvage veut tirer du fond des ondes
 L'industriex Castor (qui sa maison batit
 Sur la rive d'un lac, où il dresse son lit
 Vouté d'une façon aux hommes incroyable,
 Et plus que noz palais mille fois admirable,
 Y laissant vers le lac un conduit seulement
 Pour s'aller égayer sous l'humide element)
 Ou quand il vent quêter parmi les bois le gîte

Voyle
 ch. 13.
 liv. 4.

Plin. li.
 9. chap.
 16. dit
 que
 tous
 pois-
 sons
 sentent
 l'hiver.
 Il ya en-
 core des
 Tor-
 tues au
 Port
 Royal:
 & des
 Trui-
 res es
 ruis-
 seaux.
 On n'a
 encore
 reconu
 les pois-
 sons
 deslacs.

Soit du puissant Ellan, soit du Cerf au pié-vite,
 Du Lapin, du Renart, du Caribon, de l'Ours,
 Del'Ecurieu, du Loure à la peau-de-velours,
 Du Port-epic, du Chat qu'on appelle sauvage,
 (Mais qui du Leopart ha plustot le corpsage)
 De la Martre au-doux poil dont se vétent les Rois,

Il ya
 aussides
 Loups
 au Port
 Royal
 que les
 Sauvages
 ne
 mangent
 point.
 * Sçavoit
 le
 Sauvage.

Ou du Rat porte-musc, tous hôtés de ces bois,
 Ou de cet animal qui tout chargé de graisse
 De hautement grimper ha la subtile adresse,
 Sur un arbre elevé sa loge batissant
 Pour decevoir celui qui le va pourchassant,
 Et vit par cette ruse en meilleure assurance
 Ne craignant (ce lui semble) aucune violence,
 Nibachés est son nom. Non que sur le printemps
 Il n'ait* à cette chasse aussi son passe-temps,
 Mais alors du poisson la peche est plus certaine.

Adieu donc ie te dis, ile de beauté pleine,
 Et vous oiseaux aussi des eaux & des forêts
 Qui serez les témoins de mes tristes regrets.
 Car c'est à grand regret, & ie ne le puis taire,
 Que ie quitte ce lieu, quoy qu'assez solitaire.
 Car c'est à grand regret qu'ores ici ie voy
 Ebranlé le sujet d'y enter nôtre Foy,
 Et du grand Dieu le nom caché souz le silence,
 Qui à ce peuple avoit touché la conscience.

Nous
 avons
 déni-
 chez
 des Ai-
 gles.
 au som-
 met des
 Pins
 tres-
 hauts

Aigles qui des hauts pins habitez les sommets,
 Puis qu'à vous Iupiter a commis ses secrets,
 Allez dedans les cieux annoncer cette chose,
 Et combien de douleur i'en ay en l'ame enclose,
 Puis revenez soudain au Monarque François
 Lui dire le decret du puissant Roy des Roys.
 Car à lui est du ciel donné cet heritage,
 Afin que souz son nom ci-aprés en tout âge

L'Eternel

L'Eternel soit icy saintement adoré,
 Et de cent nations son grand nom reveré:
 Et pour mieux l'émouvoir à cette chose faire,
 Par cent sortes de biens il l'a voulu attirer,
 Ayant à noz labeurs fait selon noz desirs,
 Et iceux terminé de dix-milles plaisirs.
 Car la terre icy n'est telle qu'un fel l'estime,
 Elle y est plantureuse à cil qui sçait l'escrire
 Du plaisant jardinage & du labeur des champs.

Et si tu veux encor des oiseaux les doux chants,
 Elle a le Rossignol, le Merle, la Linote,
 Et maint autre inconnu, qui plaisamment gringote
 En la jeune saison. Si tu veux des oiseaux,
 Qui se vont repaissans sur les rives des eaux,
 Elle a le Cormorant, la Mauve, la Marmette,
 L'Outarde, le Heron, la Gruë, l'Alouette,
 Et l'Oye, & le Canart. Canart de six façons,
 Dont autant de couleurs sont autant d'hameçons
 Qui ravissent mes yeux. Desires-tu encore
 De ces oiseaux chasseurs dont le Noble s'honore ?
 Elle à l'Aigle, le Duc, le Faucon, le Vautour,
 Le Sacre, l'Eprevier, l'Emerillon, l'Autour,
 Et bref tous les oiseaux de haute volerie,
 Et outre iceux encor vne bende infinie
 Qui ne nous sont communs. Mais elle a le Courlis
 L'Aigrette, le Coucou, la Becasse, & Mauvis,
 La Palombe, le Geay, le Hibou, l'Hirondelle,
 Le Ramier, la Verdier; avec la Tourtelle,
 Le Beche-bois huppé, le lascif Passereau,
 La Perdrix bigarrée, & aussi le Corbeau.
 Que te diray-ie plus ? Quelqu'un pourra-il croire
 Que Dieu même ait voulu manifester sa gloire
 Creant un oiselet semblable au papillon

Oise-
aux.
Voyle
ch. de la
Faucô-
nerie
liv. 6.
chap.
21.

(Du moins n'excede point la grosseur d'un grillon)
 Portant dessus son dos un vert-doré plumage,
 Et un teint rouge-blanc au surplus du corps-sage ?
 Admirable oiseau, pourquoy donc, envieux,
 T'es-tu cent-fois rendu invisible à mes yeux,
 Lors que legerement me passant à l'oreille
 Tu laissois seulement d'un doux bruit la merveille ?
 Je n'eusse esté cruel à ta rare beauté,

Quelques
 vns de
 noz gés
 ont tué
 de ces
 oiselets
 avec de
 la pou-
 dre de
 plomb.

Comme d'autres qui t'ont mortellement traité,
 Si tu eusses à moy daigné te venir rendre.
 Mais quoy tu n'as voulu à mon desir entendre.
 Je ne lairray pourtant de celebrer ton nom,
 Et faire qu'entre nous tu sois de grand renom.
 Car ie t'admire autant en cette petiteffe
 Que ie fay l'Elephant en sa vaste hauteffe.
 Niridau c'est ton nom que ie ne veux changer
 Pour t'en imposer un qui seroit étranger.
 Niridau oiseau delicat de nature,

Qui de l'abeille prent la tendre nourriture
 Pillant de noz jardins les odorantes fleurs,
 Et des rives des bois les plus rares douceurs,

Mou-
 ches
 luisan-
 tes au
 soir en
 Avril,
 May, &
 Juin.

A ces hôtes de l'air pourray-ie sans offense
 D'un petit peuple ailé adjouter l'excellence ?
 Ce sont Mouches, de qui sur le point de la nuit
 La brillante clarté parmi les bois reluit
 Voletans ça & là d'une presse si grande,
 Que du ciel étoilé la lumineuse bende
 Semble n'auoir en soy plus d'admiration.

Faisant doncques ici commemoration
 Des beautez de ce lieu, il est bien raisonnable
 Que vous y teniez rang & place conuenable.
 Mais puis que ja desja noz voiles sont tendus,
 Et allons revoir ceux qui nous euident perdus.

Je dis encore Adieu à vous beaux jardinages,
 Qui nous avez cet an repeu de vos herbages,
 Voir aussi soulagé nôtre necessité
 Plus que l'art de Paon n'a fait nôtre santé.
 Vous nous avez rendu certes en abondance
 Le fruit de noz labeurs selon nôtre semence.
 Hé que sera-ce donc s'il arrive jamais
 (Ce qu'il est de besoin qu'on face desormais)
 Que la terre ici soit un petit mignardée,
 Et par humain travail quelquefois amendée?
 Qui croira que le segle, & la charvoe, et le pois,
 Le chef d'un jeune gars ait surpassé deux fois?
 Qui croira que le blé que l'on appelle d'Inde
 En cette saison-ci si hautement se quinde,
 Qu'il semble estre porté d'insupportable orgueil
 Pour se rendre, hautain, aux arbrisseaux pareil?
 Ha que ce m'est grand dueil de ne pouvoir attendre
 Le fruit qu'en peu de tēps vous promettiez nous rēdre!
 Que cē m'est grand é moy de ne voir la saison
 Quand ici meuriront la Courge, le Melon,
 Et le Cocombre aussi: & suis en même peine
 De ne voir point meuri mon Froment, mon Aveine
 Et mon Orge & mon Mil, puis que le Souverain
 En ce petit travail m'a beni de sa main.
 Et toutefois voici de ce mois le trentième,
 Mois qui jadis étoit en ordre le cinquième.

Peuples de toutes parts qui êtes loin d'ici
 Ne vous émerveillez de cette chose ci,
 Et ne nous tenez point comme en region froide;
 Ce n'est point ici Flandre, Ecosse, ni Suede,
 La mer ici ne gele, & les froides saisons
 Ne m'ont oncques forcé d'y garder lestifons.
 Et si chez vous l'été plus tôt qu'ici commence,

Iar-
dins.Voy le
ch. 23.
liv. 6.Beauté
de blés.Voy le
ch. 16.
liv. 4.

Voyle
ch. 18.
liv. 4.

Plus-tot vous ressentez de l'hiver l'inclemence.
 Mais tu restes encor, Poutrincourt, attendant,
 Que ta moisson soit prête: & nous, nous cependant
 Faisons voile à Campseau où t'attend le nauire
 Qui de là nous doit tous en la France conduire.
 Cependant beaux epicis meurissez viteement,
 Dieu le Dieu tout-puissant vous doit accroissement,
 Afin qu'un jour ici retentisse sa gloire
 Lors que de ses bien-faits nous ferons la memoire.
 Entre léquelz bien-faits nous conterons aussi
 Le soin qu'il aura eu de prendre à sa merci
 Ces peuples vagabons qu'on appelle Sauvages
 Hôtes de ces forêts & des marins rivages,
 Et cent peuples encor qui sont de tous côtéz
 Au Su, à l'Oest, au Nort de piè-ferme arretez,
 Qui aiment le travail, qui la terre cultivent,
 Et, libres, de ses fruits plus contens que nous vivent,
 Mais en ce deplorable est leur condition,
 Que du siecle futur ilz n'ont l'instruction.
 Pourquoi, ô Tout-puissant, pourquoi donc cette race
 As-tu jusques ici rejetté de ta face,
 Et pourquoi laisses-tu devorer à l'enfer
 Tant d'humains qui devoient dessus lui triompher,
 Veu qu'ilz sont comme nous ton œuvré & ta facture,
 Et ont de toy recen nôtre fraile nature?
 Ouvre donc les thresors de tes compassions,
 Et verse dessus eux tes benedictions,
 Afin qu'ilz soient bien-tot ton sacré heritage,
 Et chantent hautement tes bontés en tout âge.
 Si-tot que ton Soleil sur eux éclairera,
 Aussi-tot cette gent t'adorer on verra.
 Témoinz soient de ceci les propos veritables
 Que Poutrincourt tenoit avec ces miserables

Quand il leur enseignoit nôtre Religion,
 Et souvent leur monroit l'ardente affection
 Qu'il avoit de les voir dedans la bergerie
 Que Christ a racheté par le pris de sa vie.
 Eux d'autre part emeus clairement témoignoiēt
 Et de bouche & de cœur le desir qu'ils avoient
 D'être plus amplement instruits en la doctrine
 En laquelle il convient qu'un fidele chemine.

Où êtes vous Prclats, que vous n'avez pitié
 De ce peuple qui fait du monde la moitié?
 Du moins que n'aidez-vous à ceux de qui le zele
 Les transporte si loin comme dessus son aile
 Pour établir ici de Dieu la sainte loy
 Avecque tant de peine, & de soin, & d'émoy?
 Ce peuple n'est brutal, barbare, ni Sauvage,
 Si vous n'appellez tels les hommes du vieil âge,
 Il est subtile, habile, & plein de jugement,
 Et n'en ay connu un manquer d'entendement,
 Seulement il demande un pere qui l'enseigne
 A cultiver la terre, à façonner la vigne,
 A vivre par police, à être menager,
 Et souz des fermes toits ci-après heberger.
 Au reste à nôtre égard il est plein d'innocence
 Si de son Createur il avoit la science.
 Que s'il ne le conoit, sa bouche ni son cœur
 Ne ravit point à Dieu par blasphemc l'honneur.
 Il ne sçait le metier de l'amoureux bruvage,
 De l'aconite aussi il ne conoit l'usage,
 Sa bouche ne vomit nos imprecations,
 Son esprit ne s'adonne à nos inventions
 Pour opprimer autrui, l'avarice cruelle
 D'un souci devorant son ame ne bourrelle
 Mais il a du Gaullois cette hospitalité

Voyez
 tre ex-
 horta-
 tion
 aux Pre-
 lats liv.
 4. chap.
 6.

Qui tant l'a fait priser en son antiquité.
 Son vice le plus grand est qu'il aime vengeance
 Lors que son ennemi lui a fait quelque offense.

Je vous di donc Adieu, pauvre peuple, & ne puis
 Exprimer la douleur en laquelle ie suis
 De vous laisser ainsi sans voir qu'on ait encore
 Fait que quelqu'un de vous son Dieu vraymēt adore.

Issuë
 du pas-
 sage
 qui est
 à l'en-
 trée du
 port.

Sortons donc de ce Port à la faveur de l'Est,
 Car en ces côtes ci est ordinaire l'Oest,
 Puis, souvent cette mer est de brumes couverte
 Qui des hommes peu causs cause l'extreme perte.
 Adieu pour un dernier Rochers haut elevés,
 Qui orgueilleusement voz grottes soulevés,
 D'où distillent sans fin des pluies abondantes
 Que leur versent les eaux des montagnes coulantes.

Adieu doncques aussi Grottes qui m'auex pleu
 Quand souz vôtre lambris du clair du jour j'ay veu
 Figurées d'Iris les couleurs agreables.

Ores que nous voyons les flots épouvantables
 Du profond Ocean, pourray-ie bien passer
 Sans saluer de loin, ou quelque Adieu laisser
 A la terre qui a receuë nôtre France
 Quand elle vint ici faire sa demeurance?
 Ile, ie te saluë, ile de Sainte Croix,

Voyle
 ch. 6. du
 liv. 4.

Ile premier séjour de noz pauvres François,
 Qui souffrèrent chez toy des choses vrayment dures,
 Mais noz vices souvent nous causent ces injures.
 Je revere pourtant ta freche antiquité
 Les Cedres odorans qui sont à ton côté,
 Tes Loges, tes Maisons, ton Magazin superbe,
 Tes Jardins étouffez parmi la nouvelle herbe:
 Mais i'honore sur tout à-cause de noz morts
 Le lieu qui saintement tient en deposit leurs corps,

Lequel ie n'ay peu voir sans un effort de larmes,
 Tant m'ont navré le cœur ces violentes armes.
 Soyex doncques en paix, & puissiez vous un jour.
 Vous trouver glorieux au celeste séjour
 Mais cependant, DE MONTS, tu emportes la gloire
 D'avoir sur mille morts obtenu la victoire,
 Témoignage certain de ta grande vertu,
 Soit quand tu as des flots la fureur combattu
 En venant visiter cette étrange province
 Pour suivre le vouloir de HENRY notre Prince,
 Soit lors que tu vois mourir devant tes yeux
 Ceux-là qui t'ont suivi en ces funestes lieux.

Je vous laisse bien loin, pepinieres de Mines, Voyle
 Que les rochers massifs logent dedans leurs veines, ch. 3.
 Mines d'airain, de fer, & d'acier, & d'argent, liv. 4.
 Et de charbon pierrenx, pour saluer la gent
 Qui cultive à la main la terre Armouchiquoise.
 Je te saluë donc nation porte-noise

(Car tu as envers nous forfait par trahison)
 Pour te dire qu'un jour nous aurons la raison
 Avecque plus d'effect de ton outrecuidance,
 Si qu'entre nous sera maudite ta semence.

Mais ta terre ie veux saluer en tout bien,
 Car un ample rapport elle nous fera bien
 Quand elle sentira du François la culture,
 Car en elle desja la providé Nature

A le raisin semé si plantureusement,
 Et en telle beauté, que Bacchus mémement
 Ne scauroit, invoqué, lui faire davantage.

Mais son peuple ignorant ne scait du fruit l'usage. Voyle
 Terre, tu as encor de fèves & de blés ch. de la
 Tes greniers souz-terrains en la moisson comblés. Terre,
 Mais quoy que de tes biens tu donnes abondance 23. liv.
 6.

Produisant d'autres fruits sans l'humaine assistance
Tels qu'avons veu la Chanve & la Courge & la
Noix,

Tes fèves tu ne veux, ni tes blez toutefois
Produire sans travail, mais ta grand' populace
D'un bois coupant te brise, & en mottes t'amasse
Pour (sur le renouveau.) sa semence y planter.

Mais une chose encor il me faut reciter
Qui pour sa rareté à l'écrire m'oblige,
C'est le fruit que produit de la Chanve la tige,
Fruit digne que les Rois le tiennent précieux
Pour le repos du corps le plus délicieux:
C'est une soye blanche & menuë & subtile
Que la Nature pousse au creux d'une coquille,
Soye qu'en maint usage employer on pourra,
Et laquelle en cotton l'ouvrier façonnera,
Quand de bons artisans tu seras habitée
Par une volonté de pié-ferme arrêtée.

Puisse-ie voir bien-tot cette chose arriver,
Et le François soigneux à tes champs cultiver,
Arriere des soucis d'une peineuse vie,
Loin des bruits du commun, & de la piperie.

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
L'ay façonné ces vers au branle de ses flots.

M. L'ESCARBOT.





A MONSIEUR DE
Monts Lieutenant ge-
neral pour le Roy
en la Nouvelle-
France.

O D E.



O V T ce que l'homme possede,
Ce qu'il a de riche & beau
Ne trouve point de remede
Pour eviter le tombeau.

La vertu seule immortelle

*Constante & ferme en tout temps
Resiste à la mort cruelle
Et à la lime des ans.*

*Tant de Rois & tant de Princes,
De Heros & de Cesars
Qui ont acquis des provinces
Et thresors en maintes parts
En fin sont proye à la terre,
Et la Vertu seulement*

Fait au
voyage
del Au-
theur à
l'ile
Sainte
Croix.

Fait leur nom voler grand erre
Par-dessus le Firmament.

DV MONTS tu sçais que la vie
Nous est donnée des cieux
Non pour être ensevelie
En un corps peu soucieux.

Mais pour être secourable
A celui qui a besoin
Que quelque Dieu favorable
De son mal-heur prenne soin,
Et chercher la vraye gloire
Par un chemin non tenté,
Faisant que nôtre memoire
Vive à l'immortalité.

C'est le desir qui l'enflamme,
Et qui possède ton cœur,
Quand pour eviter le blame
Qui suit l'homme sans honneur
Tu entreprends un ouvrage
Tout auguste & glorieux
Si qu'à iamais chacun âge
Aura ton nom précieux,

Câr si-tot que de ton Prince
As eu le commandement
Pour conoitre la province
Mise en ton gouvernement,

Ainsi qu'un Aigle qui vole
D'un trait léger, tout soudain
Prompt à suivre sa parole,
Tu as pris un vol hautain.

Et du tempéteux Nerée
Méprisant tous les efforts,
De ta terre désirée
Tu es en fin ven les ports.

Les nations qui n'ont onques
Admis la sujétion
A tes mandemens adoncques
Ont fait leur submission.

Sage, tu leur as fait voir
Les beautéz de la justice,
Et ton redouté pouvoir,
Et les biens de la police.

Mêmes tu as fait encore,
Que maint barbare en ces lieux
En son ame Christ adore,
De son salut soucieux.

Arriere d'ici, arriere
Timides & cazaniers,
Qui dedans vôtre barriere
Toujours êtes prisonniers.

Vous qui n'avez soin, ni cure
De faire que vôtre nom,
Contre la mort même dure
En perdurable renom.

DE MONTS, tu n'es pas de mêmes,
Car lors qu'en France de Mars
Ont cessé les stratagemes,
Recherchant d'autres hazars,

Tu as consacré ta vie
A l'Eternel, pour sa loy
Rendre en ces terres suivie
Souz le vouloir de ton Roy.

Mais ce n'est fait qui commence,
Il faut chanter desormais
De Dieu la magnificence
D'on ton plus haut que jamais.

Neptune te favorise
 Et Ceres parcillement,
 Afin que ton entreprise
 Ait un meilleur fondement.

Diray-ie que sans cultume
 Le Pere de Liberté
 Laisse produire à Nature
 La vigne qu'il a planté ?

Non ici, ie le confesse,
 Mais en lieu d'un autre espoir,
 Où l'homme à la longue tresse
 Ha son sablonneux terroir.

C'est la terre Armouchiquoise,
 Qui son gros blé te produit;
 Et encore l'Iroquoise,

Qui donne maint autre fruit,
 Nôtre France fromenteuse
 N'a ses vignes de tout temps.

La peine laborieuse
 L'a fait telle avec les ans.

Courage, doncques, courage,
 Continué ton dessein,
 Ayant ce bel avantage,
 Qui de bon espoir est plein.

Le Tout-puissant même change
 Ici les froides saisons,
 Et à cette terre étrange
 Promet des riches moissons.





A MONSIEUR DE
POVTRINCOVRT
Grand Sagamos en la
Nouvelle-France.

ODE.



V OY que tu n'aïlles cherchant
(POVTRINCOVRT) cette louange
Qui va mêmes allechant
Ceux qui gisent en la fange:
Ton merite toutefois,

Fait a
Port
Royal

Ta pieté, ton courage,
Forcent ma lyre & ma voix
A les chanter sur l'herbage
Que l'Equille de ses eaux,
Ou plustot Neptune, arrose,
Tandis qu'au bruit des ruisseaux,
A l'écart ie me repose.

Equille
Riviere
du Port
Royal.

Aprés avoir longuement
Comme vn athlete Gregeois
Luité courageusement
Parmi les champs des François,
Saoul d'alarmes & combats,
Et des assaux de Bellone,
Ores tu prens tes ébats
Avec Cerés & Pomone.

Et deça delà portés,
 Suivans Neptune à la danse,
 Tu nous fais voir les beautés
 De cette Nouvelle-France.

Qui est celui qui ta ven
 Oncques saisi de paresse ?

Qui est cil qui t'a connu
 Semblable à cette Noblesse,

Qui met le point de l'honneur
 A commander sans prudence,
 Et n'avoir par son labour
 D'aucun art l'experience ?

Mais l'un & l'autre tu sçais,
 Et ta main infatigable
 Fait tous les jours des essais
 De chose à nous incroyable.

Car de tout art manuel
 T'est connue la pratique,
 Et se plaît ton naturel
 Es ars de Mathématique.

Mêmes encore ce Dieu
 Qui fredonnant sur sa lyre
 Tient des Muses le milieu,
 Par toy bien souvent respire

Les secrets de son sçavoir,
 Si que tout compris ensemble,
 Au monde on ne sçaurroit voir
 Rien que toy qui te ressemble.

C'est toy qu'il falloit ici
 Afin de bien reconoitre
 Ce que cette terre ici
 Rendroit vn jour à son maitre.

*Tu l'as expérimenté
Tant que ton ame est contente,
Et de sa fidelité
Tu as une riche attente.*

A MESSIEURS DE
Monts & ses Lieutenants
& Associez.

SONNET.

*Si les siècles premiers ont célébré la gloire
De celui qui conquit la Colchide toison ;
Si maintenant encor du brave fils d'Aïson
Pour peu de chose vit en honneur la memoire:
Nous devons beaucoup mieux célébrer en l'histoire
La generosité non du fils de Iason,
Mais de vous , ô François , qui en cette saison
D'un plus digne sujet recherchez la victoire.
Le Grec acquit ça-bas un terrestre thresor,
Il avoit des moyens, & des hommes encor,
Tels que les peut avoir entre nous un grand Prince.
Mais vous à voz dépens, sans recevoir support
Que de l'avœu du Roy, par un nouvel effort
Ranissez, courageux, la celeste province.*



A PIERRE ANGI-
baut dit CHAMP-DORE' Ca-
pitaine de Marine en la
Nouvelle-France.

*Si des pilotes vieux le renom dure encore
Pour avoir sceu voguer sur une étroite mer,
si le monde à present daigne encore estimer
Ariomene, avec Palinure & Pelore:*

*C'est raison (CHAMP-DORE') que nôtre
âge t'honore,*

*Qui sçais par ta vertu te faire renommer,
Quand ta dexterité empeche d'abimer
La nef qui va souz toy du Ponant à l'Aurore.*

*Ceux-là du grand Neptune oncques la majesté
Ne virent, ni le fond de son puissant Empire:
Mais dessus l'Ocean journellement porté*

*Tu fais voir aux François des pais tout nouveaux,
Asin que là un jour maint peuplé se retire
Faisant les flots gemir souz ses ailes vaisseaux.*

Fait au Port Royal en la Nouvelle-France.





A S A M V E L C H A M P L E I N .

SONNET.

*UN Roy Numidien poussé d'un beau desir
Fit iadis rechercher la source de ce fleuve
Qui le peuple d'Egypte & de Libye abbreuve,
Prenant en son pourtrait son unique plaisir.*

*C H A M P L E I N , ja dès long temps ie voy que
ton loisir*

*S'employe obstinément & sans aucune treuve
A rechercher les flots , qui de la Terre-neuve
Viennent , après maints sauts , les rivages saisir.*

*Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,
On ne peut estimer combien de gloire un jour
Acquerras à ton nom que desja chacun prise.*

*Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour
Tu nous faces par là parvenir à la Chine.*

Fait
aux iles
de Câ-
pseau
en la
Nouv.
Fr.

D





ODE EN LA ME-
moire du Capitaine GOVR-
GVES Bourdelois.

Voy
l'Hi-
stoire
de la
Nouv.
Fr. liv.
1. ch. 19.
& 20.



GOVRGVES, l'honneur Bourdelois,
Je veux reveiller ta gloire,
Et faire eclater ma voix
Dans le temple de Memoire,
En racontant ta valeur,
Ta conduite & ta pronèsse.

Quand, d'un invincible cœur,
Tu mis la main vengeresse
Sur le soldat bazané
Du sang des François avide,
Qui nous avoit butiné
Les beantez de la Floride.
Si-tot que de noz François
Tu entendis la ruine,
Et que le peuple Iberoïs
Occupoit la Caroline,
Tu prins resolution
De venger le grand outrage
Fait à nôtre nation
Par une Hespagnole rage.
A tes despens tu mis sus
De bons hommes une bende
Au combat bien resolu,
Puis que c'est toy qui commande.

Tu ne leur dis à l'abord
 Le secret de ton affaire,
 Comme Capitaine accort,
 Qui sçais bien ce qu'il faut taire.

Mais quand tu te vis porté
 Dessus la terre nouvelle,
 Tu leur dis ta volonté
 De venger une querellee,

Querelle qui les François
 Et grans & petits regarde,
 Et partant qu'à cette fois
 Ne faut, d'une ame cõarde,

Reculer quand la saison
 De bien faire se presente,
 Afin d'avoir la raison
 De l'injure violente

Faite aux premiers conquêteurs
 D'une terre si lointaine
 Par des meurtriers & voleurs
 De race Mahumetaïne.

A ces mots encouragés
 Ilz se mettent en bataille,
 Et vont en ordre rangés
 Droit contre cette canaille.

L'un & l'autre petit Fort
 Jls attaquent de courage,
 Et par un puissant effort
 Jls les mettent au pillage.

Mais il n'étoit pas aisé
 D'attaquer la Caroline,
 Si GOVRGVES n'eust avisé
 Prudemment à sa ruine.

Car l'adversaire étoit fort
 D'hommes, d'armes & de place,
 Mais, nonobstant, près du Fort
 En fin sa troupe s'amasse.

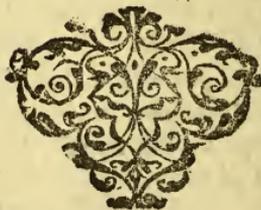
L'Hespagnol étant sorti
 Pour lui faire une saillie
 Rencontre un mauvais parti
 Qui a sa gent acueillie.

CAZENOVE donne à dos
 GOVRGVES les rencontre en face,
 Qui les font (en peu de mots)
 Tous demeurer sur la place.

Le reste tout étonné
 La Forteresse abandonne,
 Mais las ! il est mal mené
 N'ayant secours de personne.

Car le Sauvage irrité
 Ne lui fait miséricorde,
 Lequel de sa cruauté
 Trop fréchemment se recorde.

Mais ceux qui tombent és mains
 Des François, on les attelle
 Aux arbres les plus hautains
 Pour y faire sentinelle.





A LA MEMOIRE
 D'VN SAVVAGE FLO-
 ridien qui se proposoit
 mourir pour les
 François.

V trouverons-nous un courage
 Semblable à oïl de ce Sauvage,
 Qui pour ses amis secourir
 Vient lui-même sa vie offrir,
 Laquelle il croit devoir épandre
 Pour nôtre querele defendre?
 Certainement un homme tel
 Doit parmi nous être immortel.
 Et devons louer tout de même
 Le souci qu'il a de sa femme,
 Requerant qu'on lui face don
 Après son trépas du guerdon
 Que meriteroit sa vaillance
 Mourant pour l'honneur de la France.

Voy
 l'Hist.
 de la
 Nou.
 Fr. liv.
 1. ch.
 20.

D iij





**LA DEFFAITE DES
Sauvages Armouchiquois par le Sa-
gamos Membertou & ses alliez Sau-
vages ; en la Nouvelle-France , au
mois de Juillet 1607.**

Où se peuvent reconoitre les ruses de guerre def-
dits Sauvages, leurs actes funebres, & les noms
de plusieurs d'entre-eux.

L'Au-
theur
veut
dire
que cet-
te hi-
stoire
n'est
point
fabu-
leuse.
Ces vers
ont été
com-
mencés

NE ne chante l'orgueil du geant Briarée,
Ni du fier Rodomont la fureur enivrée
Du sang dont il a teint préque tout l'univers
Ni comme il a forcé les pivots des enfers.
Je chante Membertou, & l'heureuse victoire
Qui lui acquit naguere une immortelle gloire
Quand joncha de morts les chäps Armouchiquois
Pour la cause venger du peuple Souriquois.
Entre ces peuples-ci une antique discorde
Fait que bien rarement l'un à l'autre s'accorde,
Et si par fois entre-eux se traite quelque paix,
Cette paix se peut dire un attrappe-mais.

„ Car oncques le Renard ne changea sa nature,
 „ Et de garder la foy l'homme double n'eut cure.
 Ceci n'a pas long temps se conut par effect
 Aux dépens de celui qui me donne sujet
 De dire qui a meu Membertou et sa suite
 De faire pour sa mort si sanglante poursuite.
 Ce fut Panoniac (car tel étoit son nom)
 Sauvage entre les siens jadis de grand renom.
 Cetui cuidant avoir faite bonne alliance
 Avecques ces méchans, alloit sans desffiance
 Parmi eux conversant : mêmes il les aidoit
 Bien souvent du plus beau des biens qu'il possedoit.
 Mais pour cela la gent à mal faire addonnée.
 Sa mauvaise façon n'a point abandonnée.
 Car ce Panoniac il n'y a pas dix mois,
 Les étant allé voir (pour la dernière fois)
 Portant en ses vaisseaux marchandises diverses
 Pour en accommoder ces nations perverfes,
 Eux qui sont de tout temps avides de butin,
 Sans aucune merci assomment leur voisin.
 Pillent ce qu'il avoit & en font le partage.
 Les compagnons du mort se sauvans à la nage
 Se cachent pour un temps à l'ombre d'un rocher,
 N'osans de ces matins à la chaude approcher.
 Car pour en dire vray, la meurtriere cohorte
 Etoit contre ceux-ci & trop grande & trop forte.
 Mais comme de Phœbus les chevaux harassiez
 Se furent retirez souz les eaux tout lassiez
 Ces enragés en fin abandonmans la place
 Laisserent là le corps tué a coups de masse,
 Lequel à la faveur de la sombreuse nuit
 Soudain par ses amis fut enlevé sans bruit.

au Port
 Royal,
 & con-
 tinuez
 sur mer.

Sujet
 de la
 guerre.

Armou-
 chi-
 quois
 font
 larrons.

Les Sauvages cō-
 ſervent les
 corps
 morts.

*Et mis, non comme nous, en depost à la terre,
 N'en un coffre de bois, ni au creux d'une pierre,
 Ains il fut embaumé à la forme des Rois
 Que l'Egypte pieuse embaumoit autrefois.*

Le peuple Etechemin de cette mort cruelle
 Recent tout le premier la mauvaise nouvelle,
 D'où s'ensuivoit un dueil si rempli de douleurs
 Que le haut Firmament en ouït les clameurs
 (Car lors que cette gent la mort des siens lamente
 Le voisinage ensemble à grans cris se tourmente)

Dueil
 des
 Sauva-
 ges.

Car quand ce pauvre corps fut dans le Port Royal
 Aux siens représenté, Dieu sçait cōbien de plaintes,
 De cris, de hurlemens, de funebres complaintes.
 Le ciel en gemissoit, & les prochains cōtaux
 Sembloient par leurs échoz endurer tous ces maux :
 Les épesses forêts, & la riviere même
 Témoignoient en avoir une douleur extreme.
 Huit jours tant seulement se passerent ainsi
 Pour respect du François qui se rit de ceci.

Voy au
 ch.
 dern.
 liv. 4. de
 l'Hi-
 stoire
 de la
 Nouv.
 France.

Les services rendus à l'ombre vagabonde
 (Qui du lac Stygieux à desja passé l'onde)
 Et au corps là present, le Prince Souriquois
 Commence à s'écrier d'une effroyable voix :
 Quoy doncques, Membertou (dit-il en son langage)
 Lairra il impuni un si vilain outrage ?

Excla-
 mation
 effroya-
 ble de
 Mem-
 bertou.

Quoy doncques Membertou aura-il point raison
 De l'excès fait aux siens & même à sa maison ?
 Ve rray-ie point jamais éteinte cette race
 Qui des miens & de moy la ruine pourchasse ?
 Non, non, il ne faut point cette injure souffrir.
 Enfants, c'est à ce coup qu'il nous cœnoient mourir.

Ou bien par nôtre bras envoyer dix mille ames
 De cette gent maudite aux éternelles flammes.
 Nous avons près de nous des François le support
 A qui ces chiens ici ont fait un même tort.
 Cela est resolu, il faut que la campagne
 Au sang de ces meurtriers dans peu de tēps se baigne.
 Actaudin mon cher fils, & ton frere puisné
 Qui n'avez vôtre pere oncques abandonné,
 Il faut ores s'armer de force & de courage,
 Sus, allez vite ment l'un suivant le rivage,
 D'ici au Cap-Breton, l'autre à travers les bois
 Vers les Canadiens, & les Gaspeiquois,
 Et les Etechemins annoncer cette injure,
 Et dire à nos amis que tous ie les conjure
 D'en porter dedans l'ame un vif ressentiment,
 Et pour l'effect de ce qu'ilz s'arment promptement
 Et me viennent trouver près de cette riviere,
 Où ilz sçavent que j'ay plantée ma banniere.
 Membertou n'eut plustot à ses gens commandé,
 Que chacun prent sa route où il étoit mandé,
 Et fit en peu de temps si bonne diligence,
 Qu'il sembla devancer un postillon de France,
 Si bien qu'au renouveau voici de toutes pars
 Venir à Membertou jeunes & vieux soudars
 Tous à ceci pousser d'esperances non vaines
 Souz l'asseuré guidon des braves Capitaines
 Chkoudun, & Oagimont, Memembouré,
 Kich'kou,
 Messamoet, Ouzagat, et Anadabijou,
 Madagoet, Oagimech', & avec eux encore
 Celui qui plus que tous l'Armouchiquois abhorre.
 C'est Panoniagués, qui a occasion
 De procurer mal-heur à cette nation.

Voy
 l'Hi-
 stoire
 de la
 Nouv.
 France,
 liv. 4.
 chap. 15.

Chose
 mer-
 veil-
 leuse de
 faire si
 longs
 voya-
 ges par
 lesbois.

*Pour le dur souvenir de la mort de son frere.
Quand tout fut arrivé, de cette mort amere
Il fallut de nouveau recommencer le dueil,
Et le corps decedé mettre dans le cercueil.*

† Un'y
a que
les Sa-
gamos
qui por-
tent
barbe.
*Le barbu Membertou lors prenant la parole :
Vous sçavez, ce dit-il, ô peuple benevole,
Le motif qui vous à conduit jusques ici
C'est ce corps que voyés massacré sans merci,
De qui le sang versé vous demande vengeance.
Sans que par long discours ie vous en face instance,
Et comme és siecles vieux quand au peuple Romain*

† Mem
bertou
pon-
voira-
voir
oui cela
de
nous.
*Fut montré de Cesar † le massacre inhumain,
Tout à l'instant émeu d'une ardente colere
Il voulut reparer ce cruel vitupere
Contre les assassins (ainsi que j'ay appris
Qu'il est mentionné és anciens écrits)
Ainsi vous devez tous à ce spectacle étrange
Estre émeus du desir de garder la loüange
Que nos antecesseurs nous ont mis en depos,
Et par laquelle ilz sont maintenant en repos,
N'ayans point estimé être dignes de vivre,
Sans de leurs ennemis les injures poursuivre.*

Effect
de la ha-
rangue.
*Aces mots vn chacun au combat animé
Sent vn feu de vengeance en son cœur allumé,
Et eussent volontiers contre cette canaille,
(S'il y eust en moyen) lors donné la bataille,
Mais il falloit premier le corps ensevelir,
Et du dernier devoir les œuvres accomplir.
Cette grand' troupe donc de douleur affollée*

Func-
railles.
*A conduit le corps mort dedans son Mausolée,
En faisant sacrifice à Vulcan de ses biens
Masse, arcs, fleches, carquois, petun, conteaux & chies,*

Matachiaz aussi, & la pelleterie
 Que d'épargne il avoit quand il perdit la vie.
 Mais quant aux assistans, chacun à son pouvoir
 Lui fit, devotieux, l'accoutumé devoir.
 Qui donne des Castors, qui des couteaux, des roses,
 Armes, Matachiaz, et maintes autres choses.
 Puis ferment le sepulchre, & laissent reposer
 Celui duquel ilz vont la querelle épouser.
 Le ciel qui bien-souvent les mal-heurs nous presage,
 Avoit auparavant par un triste presage,
 Témoigné les effets de cette guerre ici,
 Car ayant un long temps refrongné son sourci,
 Il fit voir maintefois des torches allumées,
 Des lances, des dragons, des flambantes armées.

Ainsi s'en va la flotte avec intention
 De veindre, ou de mourir à cette occasion,
 Laisans de leurs enfans & femmes la tutele
 A nous, qui en avons rendu conte fidele.
 Quand des Armouchiquois les rives ils ont veu
 Ce peuple desfiant les a tot reconnu.
 Soudain les messagers volent par la campagne,
 Et sonnent du cornet sur chacune montagne
 Pour le monde avertir d'être au guet, & veiller
 Avant que l'ennemi les vienne reveiller.
 Peuples de tous côtez à grand' troupes s'amassent
 Tant qu'en nombre les flots de la mer ilz surpassent.
 Mais pourtant Membertou ne s'épouvante point
 Car il sçait le moyen de prendre bien à point
 L'ennemi, qui tout fier, voyant son petit nombre,
 Se promet l'enlever si-tot que la nuit sombre
 Aura dessus la terre étendu son rideau.
 Membertou cependant approche son vaisseau

Mata-
 chia ce
 sont
 brasse-
 lets,
 car-
 quans,
 &
 ioyaux-
 Presens
 faits
 aux
 morts.
 Presa-
 ges.

Armou-
 chi-
 quois
 aux
 alar-
 mes.

Voy Du port de Choüacoet , où la troupe adverse
 l'édroit L'attendoit de pié-quoy , pour sçavoir quelle affaire
 de ce Vers eux le conduisoit : mais il avoit laissé
 Port en Ses gens derriere un roc , & s'étoit avancé ,
 la Char Afin de reconoitre & le port & la terre
 re geo- Qu'il vouloit ruiner par l'effort de la guerre.
 graphi- He , he , ce fut le cri duquel il appella
 que. Tout ce peuple attentif qui ferme attendoit là
 Yo , yo , fut répondu. Puis après il demanda
 S'il pourroit seurement & sa petite bende
 Pour- Traiter avecques eux , & amiablement
 parler Vuider le different qui a si longuement
 entre L'un & l'autre tenu en immortelle guerre ,
 deux Et en ruine mis & l'une & l'autre terre .
 enne- Eux cuidans follement par surprise attrapper
 mis. Celui qui plus fin qu'eux les venoit entrapper ,
 Repōse Disent que librement de la rive il s'approche ,
 des Ar. Et ses gens qu'il avoit laissé devers la roche ,
 mou- Qu'ilz n'ont plus grand desir que de voir une paix
 chi. Solidement entre eux établie à jamais ,
 quois. Afin qu'eux qui des Frâncs ont bonne conoissance
 Leur facent part des biens dont ils ont abondance ,
 Et se puissent ainsi l'un l'autre secourir
 Sans plus d'orenavant l'un sur l'autre courir
 Acce- Membertou reçoit l'offre , & quant & quant otage ,
 ptation Envoyant un des siens par échange au rivage ,
 d'of- Puis recule en arriere , & va ses gens revoir ,
 fres. Qu'il trouve grandement desireux de sçavoir
 En quelle volonté ces peuples ci étoient ,
 Et si à quelque paix encliner ilz sembloient .
 Le Prince Souriquois ses troupes abordant ,
 D'un visage joyeux il les va regardant ,

Disant, Ilz sont à nous : la farce s'en va faite,
 C'est demain qu'il faut voir cette troupe deffaite :
 Et leur conte amplement ce qui s'étoit passé,
 Et comment ilz s'étoient l'un l'autre caressé.
 Au surplus (ce dit-il) pensons de les surprendre,
 Et en ce fait ici gardons de nous meprendre.
 Quand nous sommes partis le conseil a été
 De leur faire present des biens qu'avons porté,
 Et avec eux troquer de nôtre marchandise
 A fin que l'homme feint soit pris en sa feintise
 Nous irons donc par mer la moitié seulement :
 Le surplus en deux parts ira secretement
 Rengeant le long du bois en bonne sentinelle
 Tant que, le temps venu, ma trompe les appelle :
 Lors ilz viendront charger, & nous seconderont,
 Et tant que durera le jour ilz frapperont
 Sans merci, sans faveur, & sans misericorde,
 A fin qu'ici de nous long temps on se recorde.
 Outre nôtre querele il y a du butin,
 Ilz ont du blé, des noix, de la vigne & du lin,
 Tous ces biens sont à nous si nous avons courage,
 Et si voulons avoir leurs femmes au pillage
 Nous les aurons aussi. Il étoit nuit encor
 Et le clair ciel étoit tout brillant de clous d'or,
 Quand Membertou (de qui l'esprit point ne repose)
 A prendre son quartier tout son peuple dispose,
 Et ceux-là qu'il conoit à la course legers
 Il les fait essayer les terrestres dangers,
 Ainsi Memembourré dispos à la poursuite
 Est fait le general d'une trouve d'elite,
 Medagoet d'autre part hardi aux grans exploits
 Choisit de tout le camp les plus forts & adroits.

Cōseil
 pour
 surpré-
 dre l'en-
 nemi.

Fruits
 de la
 terre
 Armou-
 chi-
 quoise.

Dispo-
 sition
 pour at-
 taquet
 l'en-
 nemi.

† Capi-
taine,
Duc,
Roy.

Mais le grand Sagamos † pour tendre sa bannière
Attendit que l'Aurore eust éparé sa lumière
En tout son horizon: & lors que le Soleil
Eut été reconduit au lieu de son reveil

Il met la voile au vent, tirant droit à la place
Où desja l'attendoit cette grand' populace,
Où étant arrivé, partie de ses gens
A descendre après lui se montrent diligens.

Il saluë les chefs de cette compagnie,
Entre autres Olmechin, Marchin, & leur mesgnie.
Puis offre les presens dont i'ay fait mention,
Qu'il veut être témoins de son affection:

Mau-
uais ap-
pas.

C'étoient robes, chappeaux, & chausses, & chemises.
Mais quand il fallut voir les autres marchandises,
Parmi les fers pointus, poignars, & coutelas,
Des trompes y avoit, dont on ne sçavoit pas
L'usage, ni la fin du mal qu'elles convoient.

Les autres cependant dans le bois attendoient
Soigneusement l'appel qui avoit été dit,
Quand Membertou voulant faire voir son credit,

Rufe
de Mē-
bertou.

Il convoque son peuple embouchant vne trompe,
Et trompant, les trompeurs trompement il trompe.
Car tout en vn instant lui qui n'avoit point d'armes
Oyant les siens venir feignit être aux alarmes,
Et se trouvant garni de masses & poignars,
D'acs, fleches, coutelas, de picques & de dars,
Il en saisit ses gens, & chacun d'eux commence
Sur l'heure à chamailler sans grande resistance.
Ils en font grand massacre, & cependant du bois
Arrive le surplus criant à haute voix,

C'est,
comme

He, he, ouk chegouïa, & parmi la melée
Se voit incontinent cette troupe melée.

L'Armouchiquois voyant que de lui c'étoit fait
 S'il ne remedioit promptement à son fait,
 A ce dernier besoin pense de se defendre
 Plustot qu'à la merci de ceux ici se rendre.
 Ils étoient la plupart ja de couteaux armez
 Que de porter au col ilz sont accoutumez,
 Mais ces armes bien peu leur servirent à l'heure.
 Car Membertou muni d'une armure plus seure,
 D'un bouclier de bois dur, & d'un bon coutelas,
 Ainsi que le trenchant d'une faux met à bas
 L'honneur des beaux épics : son épée de même
 Moissonnoit l'ennemi d'une fureur extreme.
 Les autres transportez d'une pareille ardeur,
 Suivans le train du chef, ne manquent point de cœur,
 Mais avec hurlemens & voix épouvantables,
 Tuent comme fourmis ces pauvres miserables,
 Si que d'eux c'étoit fait s'ilz n'eussent en recours
 Au bien qui vient parfois de tourner à rebours.
 Ce peuple de tout temps amateur de pillage
 Cuidoit sur Membertou avoir tel avantage,
 Que d'armes pour cette heure il ne leur fut besoin,
 Neantmoins en tous cas ilz avoient en le soin
 D'en faire un magazin au fond d'une vallee,
 Où la troupe fuyarde en fin s'en est allée.
 Là chacun se fournir d'arcs, fleches, & carquois,
 De picques, de boucliers, & de masses de bois,
 Là de tourner visage, & d'une face irée
 Charger sur Membertou et sa gente enivrée
 Du sang Armouchiquois. A ce nouvel effort
 Fut Panoniagués au danger de la mort
 Blessé d'un javelot environ la poitrine.
 Chkoudun le courageux, y recut sur l'echine

qui di-
 roit Où
 est-ce.

Sauva-
 gespor-
 tent un
 cou-
 teau pē-
 du au
 col.
 Cōpa-
 raison.

Fuite
 der Ar-
 mou-
 chi-
 quois.
 Ruse
 d'iceux

Nou-
 veau
 cōbat.

*Un coup qui l'atterra, & se vit en danger
 (L'ennemi gagnant pié) de jamais n'en bouger.
 Mais le fort Chkoudumech' son frere, de sa masse
 Fendant la presse, fit bien-tot se faire place
 Pour le tirer de là : mais il y fut battu
 D'un coup que lui chargea de toute sa vertu
 Le cruel Olmelchin. Mnefinou (dont la gloire
 Par toute cette côte est en tous lieux notoire)
 Comme le plus hardi, s'efforce de son dard
 Transpercer Membertou de l'une à l'autre part :
 Mais le coup gauchissant par la subtile adresse,
 C'est Du Prince Souriquois, à son fils il s'adresse,
 Membertou. Son fils Actaudinech', lequel il ayme mieux
 Que toutes les beautés de la terre & des cieux.
 Ce coup doncques perçant le détroit de sa manche
 Vite comme un éclair luy porta dans la hanche :
 Dequoy tout effrayé le Prince Membertou,
 C'est Il se remet aux ieux du monstrueux Gougou
 vne Le duel ancien qu'en sa jeunesse tendre
 feinte L'adis son pere osa hazardeux entreprendre,
 Poëti- que. Et redoublant sa force il étendit son bras.
 Voy Et l'e fendit en deux de son fier coutelas.
 l'Hi- Et comme un chene haut abbatu de l'orage
 stoire- du Trainé en bas quant & soy son plus beau voisinage,
 du Ainsi Mnefinou mort, maint des siens alentour
 Gou- Alla voir de Pluton le tenebreux séjour.
 gou i: L'Armouchiquois pourtant ne laisse de poursuivre,
 dessus Aymant mieux la mourir que honteusement vivre
 liv. 3. S'il arrivoit jamais que Membertou veinqueur
 ch. 28. Leur laissat du combat l'eternel des-honneur.
 Ainsi se r'assembleris font des scares diverses.
 Et à leur ennemi donnent maintes traverses.*

Car jusques là n'avoient encor été rangés,
 Occasion que mal ilz s'étoient revengés.
 Bellabés & Marchin ont les pointes premières,
 Qui venans attaquer avec leurs bandes fieres
 Le chef des Souriquois, vne grêle de dars
 En l'un & en l'autre ôt tombe de toutes pars.
 La clarté du soleil en demeure obscurcie,
 Et le nombre des traits toujours se multiplie.
 A cette charge ici quelques vns sont blessés
 Parmi les Souriquois : mais plus de terrassés
 Sont de l'autre côté : car de ceux-ci les fleches
 A pointes d'os, ne font de si mortelles breches
 Comme de ceux qui sont plus voisins des François
 Qui des pointes d'acier ont au bout de leurs bois,
 Toutefois de nouveau voici nouvelle force (force.
 Qui des Membertouquois les bras, non les cœurs,
 Go, go, go, c'est leur cri. Abejou, Olmechin,
 Le fort Argostembroet, & le fier Bertachin
 En sont les conducteurs, qui de premiere entree
 Du vaillant Messamoet la troupe ont rencontrée,
 Messamoet (qui jadis humant l'air de la France
 Avoit de guerroyer reconu la science
 Parmi les domestics du Seigneur de Grand-mont)
 Après mainte bricole avoit gagné le mont
 D'où il pensoit avoir un facile avantage
 Pour mettre sans danger l'adversaire en dommage.
 Mais cetui-ci rusé loin de là déclina,
 Et le gros escadron des Souriquois mena
 Poursuivant vivement jusques dessus l'oree
 Où deux fois chaque jour se hausse la marée,
 Là Neguioadetch' mere du decédé
 Après avoir long temps le combat regardé,

Nou-
 vel ef-
 fort des
 Armou
 chi-
 quois.

Les
 Souri-
 quois.
 font
 plus
 voisins
 de la
 France
 que les
 Armou
 chi-
 quois.

Souri-
 quois
 repouf-
 fez.
 La
 mere

de Pa-
noniac
étoit al-
lée à la
guerre.

Voyant en desarroy de Membertou la troupe,
Elle se met à terre, & sort de sa chaloupe,
Afin de donner cœur aux soldats étonnés
Qui leur premiere assiette avoient abandonnés.
Et comme des Persans les meres & les femmes
Fadis voyans leurs fils & leurs maris infames
S'enfuir du Medois qui les alloit suivant,
Courageuses soudain allerent au-devant,
Sans honte leur montrer de leurs corps la partie
Par où l'homme reçoit l'entrée de la vie,
Les unes s'écrians : Quoy doncques voulez vous
Vous sauver ci-dedans pour eviter les coups
De cil qui vous poursuit ? Les autres d'autre sorte
Crians à leurs enfans : R'entrez dedans la porte
Du logis dans lequel vous avés été nés,
Ou contre l'ennemi promptement retournez.
Eux d'un spectacle tel se trouvant pleins de honte,
Un sang tout vergongneux à l'heure au front leur
Si bien que retournans leurs faces en arriere (môte,
A l'empire Medois mirent la fin dernière.
Ainsi fit cette mere en voyant le danger
Où alloient Membertou & les siens se plonger.
Neguirouët son mari ores paralytique,
Mais qui de bien combatre entendoit la pratique,
S'y étoit fait porter : & bien reconnoissant
Le desastre prochain qui les alloit pressant
S'il ne leur arrivoit quelque nouvelle force,
Se fait descendre à terre, & lui-même s'efforce
De marcher au combat, afin de là mourir
S'il ne pouvoit au moins ses amis secourir.
Etant au milieu d'eux il leur donne courage
Et les conjure tous de venger son outrage.

Grand
coura-
ge d'un
hômme
impo-
tent.

*Mes amis (ce dit il) vous ne combattez point
 Pour le fait seulement , hélas ! qui trop me point.
 Il y va de l'honneur , il y va de la vie :
 Ces deux ici perdus , la perte en est suivie
 Des soupirs et regrets des femmes & enfans
 De qui nos ennemis s'en iront triomphans
 Tout ainsi que de nous. Ayez doncques courage,
 Le les voy ja branler : c'est ici bon presage.*

*A ces mots Membertou fait tirer les Mousquets
 Qu'au partir les François lui avoient tenu prêts.
 Chkoudun en fait autant (car il a eu de même
 Deux mousquets pour autãt que les François il ayme)
 Léquels étoient parez , pour la necessité
 Comme vn dernier remede au corps debilité.
 Aux coups de ces batons en voila dix par terre.*

Et le reste effrayé au bruit de ce tonnerre.

Abejou, Chitãgat , Olmechin , & Marchin

Quatre des plus mauvais de ce peuple mutin

A ce choc sont tombés. Chkoudun qui a memoire

Du coup qu'il a reçeü ne veut point que la gloire

En demeure au donneur , mais d'un traint donne-mort

Valeureux il attaque Argostembroet le fort,

Et presse le surplus d'une roideur si grande,

Qu'au seul bruit de son nom l'ennemi se debende.

Membertouchis aussi l'ainé de Membertou

A l'aile de son pere assisté de Kichkou,

Se faisant faire jour d'un coup trois en renverse,

Et ja deçã , delã , tout est à la renverse.

A cinq cens pas plus loin se trouvdans Ouzagat,

Et Anadabijou empechés au combat,

Ilz furent secourus par la troupe hardie

De Panoniagués , qui bien tot fut suivie

Chãce
 tournée
 contre
 les Ar-
 mouchi
 quois.

Effect
 des
 coups
 de
 Mous-
 quets.

Détou-
 te des
 Armou
 chi-
 quois.

Entiere
déro-
te.

D'Oagimech' & les siens; si bien qu'en peu de temps
L'ennemi fut fauché comme l'herbe des champs:
Car tout ce qui restoit, quoy que puissant en nôbre,
Ne porta gueres loin le malheureux encombre
Qui l'alloit tallonnant: d'autant que Oagimont
Avec Memembouré restant au pied du mont
Que nagueres j'ay dit, les fuyars attendirent,
Et valeureusement poursuiuans les battirent.
Mais Oagimont s'étant éloigné de son parc,
Trop prompt, y fut blessé grieuemēt d'un trait d'arc.
Memébouré (trop chaud) préque en la même sorte
L'ennemi poursuiuant y eut la jambe torte,
Ce qui plusieurs en fit de leur mains échapper,
Mais ne peurent pourtant leur ennemi tromper.

Poly-
gamic.

Car Etmeminaoet l'homme qui de six femmes
Peut, galant, appaiser les amoureuses flammes,
Et Metembroebit, Medagoet, Chich'cobech,
Bituani, Penin, Actembroé, Semcoudech,
Tous vaillans champions, soldats, & Capitaines
Acheverent du tout ces races inhumaines.
Mais ce qui est ici digne d'étonnement,
C'est que des Souriquois n'est mort un seulement.
L'Armouchiquois éteint, cette armée defaite,
Membertou glorieux fait sonner la retraite,
On trouue de blessés encores Pech'kmeg,

Les
bleffez.

Oupakour, Ababich', Pitagan, Chich'kmeg,
Vmanuct, et Kobeck', dont les playes on pense,
Tandis que du butin d'autre côté l'on pense.
Butin, non des tresors, non des riches joyaux,
Non des armes à feu, ou nombre de chevaux:
Mais les cuirs seulement des têtes ennemies,
Pour en faire triomphe en maintes tabagies.

*Et donner au retour à leurs femmes confort
Quand arrivez seront joyeusement à port.*

Cherchant dessus Neptune vn repos sans repos
I'ay façonné ces vers au branle de ses flots.



LA TABAGIE[†] † C'est MARINE. Ban- quet. Voy le ch. 18. ci-def- sus. liv. 4.



OMPAGNONS, où est le temps
Qu'avions nôtre passe-temps
A descendre au plus habile
Sur le pié ferme d'une ile,
Fourrageans de toutes pars

Deça & delà épars
Parmi l'epés des fueillages
Et des orgueilleux herbages
L'honneur des jeunes oiseaux
Qu'enlevions à grans troupeaux,
Le gros Tanguen, la Marmette,
Et la Mauve & la Roquette,
Ou l'Oye, ou le Cormorant,
Ou l'Outarde au corps plus grand.
C.a. (ce disoi-ie à la troupe)
Emplissons nôtre chaloupe
De ces oiseaux tendrelets,
Ilz valent bien des poulets.

Voy le
ch. 21.
liv. 6.

Dieu ! quelle plaisante chasse.
 Amasse, garçon, amasse,
 Portes-en chargé ton dos,
 Tu es alaire & dispos,
 Et revien tout à cette heure
 Prendre pareille mesure,
 Ne cessant jusques à ce
 Que nous en ayons asé :
 Car nous pourrions de cette île
 Fournir une bonne ville.

Je voudroy m'avoir conté
 Un Karolus bien conté,
 Et être en cet equipage
 Avecque tout ce pillage
 Au beau milieu de Paris,
 O que i'y auroy d'amis,
 Qui pour avoir pance grasse
 Me suivroient de place en place.

Qu'on ne parle maintenant
 Que des îles du Ponant,

Voy les Car les îles Fortunées
 ch. 2. & Sont certes infortunées
 7. du 3. Au pris de celles ici,
 liv. Qui nous fournissent ainsi
 Pour neant ce que l'on achete
 Es ruës de la Huchette,
 Ou aux Ours bien chèrement.
 Je ne sçay certainement
 Comme le monde est si bête
 Que ce país il rejette,
 Ven la grand' felicité
 Qui s'y voit de tout côté.

Soit qu'on suive cette chasse,
 Soit que l'Ellan on pourchasse,
 Ou qu'on vueille de poisson
 Faire en été la moisson.
 Car quant est des paturages.
 Il n'y manque point d'herbages
 Pour nourrir vaches & veaux.
 Ce ne sont rien que ruisseaux,
 Lacs, fontaines, & rivieres
 (De tous biens les pepinieres)
 En ce país forêtier.
 Il y a mines d'acier,
 De fer, d'argent, & de cuivre,
 Assurez moyens de vivre,
 Quand en train elles seront,
 Et par le monde courront.
 La terre y est plantureuse
 Pour rendre la gent heureuse
 Qui la voudra cultiver.
 Il ne reste que trouver
 Bon nombre de jeunes filles
 A porter enfans habiles
 Pour bien-tot nous rendre forts
 En ces mers, rives, & ports,
 Et passer melancholie
 Chacun avecque s'amie
 Prés les murmurantes eaux,
 Qui gazouillent par les vaux,
 Ou à l'ombre des fucillages
 Des endormans verd bocages.
 Par mon ame ie voudroy
 Que dés ore il pleût au Roy

Me bailler des bonnes rentes
 En ma bourse bien venantes
 Tous les ans dix mille escus,
 Voire trente mille, & plus,
 Pour employer à l'usage
 D'un honête mariage,
 A la charge de venir
 En ce país me tenir,
 Et y planter une race,
 Digne de sa bonne grace,
 Qui service luy feroit
 Tant qu'au monde elle seroit.
 Quittant du barreau la lice,

Voyle
 ch. 9. du
 liv. 4.

Et du monde la malice,
 Et les injustes faveurs
 Des hommes de qui les cœurs,
 S'enclinent à l'apparence
 Pour opprimer l'innocence.

Abort,
 c'est à
 dire
 dans la
 barque.

De tels & autres propos
 F'entretenoy mes dispos
 Tandis que chacun sa proye
 Diligent à bort envoie.
 Devinez, si au repas
 Grand' chere ne faisons pas.
 Car avec cette viande
 D'elle-même assez friande
 Nous avions abondamment
 De poisson pris freshement.

Quand ores en ma memoire
 Se ramentoit cette histoire,
 Je regrette ce temps là
 Qui nous fournissoit cela.

Car dès long temps la pature
De salé nous est si dure,
Que nos estomacz forcés
En demeurent offensés.

Pourtant ie ne veux pas dire
Que les meitres du navire
Messieurs les associés †
Ne se soient point souciés
D'envoyer bonêtement
Nôtre rafraichissement.
Mais certaines gourmandailles
Ont mangé noz victuailles,
Noz poules & noz moutons,
Et grapillez noz citrons,
Nôtre sucre, noz grenades,
Nos épices & muscades,
Ris, & raisins, & pruneaux,
Et autres fruits bons & beaux
Vtiles en la marine
Pour conforter la poitrine.

Vous sçavés si ie di vray,
Capitaine Papegay.
Si jamais ie suis grand Prince
En cette ou autre province
Oncq' enfant ne regira
Ce que ma nef portera.
Mais ne laissons ie vous prie
De mener joyeuse vie,

C, a, garçon, de ce bon vin
Du cru de Monsieur Macquin,
Et buvons à pleine gorge
Tant à luy qu'à Monsieur George.

† Mes-
sieurs
Geor-
ges &
Mac-
quin de
la Ro-
chelle.
Voyle
chap.
17. liv.
4. ci-des-
sus.

Ce font
des
bour-
geois

Ce sont des hommes d'honneur
 Et d'une agreable humeur,
 Car ilz nous ont l'autre année
 Fourni de bonne vinée,
 Dont le parfum n'ompareil
 A garanti du cercueil
 Plusieurs qui fussent grand' erre
 Allé dormir souz la terre.
 Et ne trouue quant à moy
 Drogue de meilleur aloy
 En nôtre France-Nouvelle
 Pour braver la mort cruelle,
 Que vivre joyeusement
 Avec le fruit du sarmement.

Est-ce pas donc bon ménage
 D'avoir un si bon bruvage
 Pour le retour conserué ?
 Car ici n'avons trouvé
 Que bien petite vendange,
 Ce qui nous est bien étrange.
 Car le cidre Maloin
 Ne vaut pas du petit vin.
 Mais ayons la patience
 Que soyons rendus en France.
 Approche de moy, garçon,
 Et m'apporte ce jambon,
 Que j'en prenne une aiguillette,
 Car ce lard point ne me haite.
 J'aimeroiy mieux voir naz plats
 Garnis de bons cervelats,
 De patés & de saucisses
 Confits en bonnes epices.

Que de cette venaison
 Dont ie n'ay nulle achoison,
 Non plus que de ces moruës
 Qui sont toutes vermoluës.
 Certes le maitre valet
 Meriteroit un soufflet
 De nous bailler tout du pire
 Qui soit dedans ce navire.
 Car nous devrions par honneur
 Etre servis du meilleur.
 Otez nous tant de viandes,
 Et apportez des amandes,
 Pruneaux, figues & raisins,
 Et buvons à noz voisins.

C, a toute la pleine tasse,
 C'est à vôtre bonne grace,
 Capitaine Chevalier.
 Si dedans vôtre cellier
 Avez quelque friandise,
 Faites que de vous l'on dise
 Que vous estes liberal,
 Et vrayment homme Royal.

Maitre tenez vous en garde,
 C'est à vous que ie regarde
 Ayant les armes en main.
 Plegez moy le verre plein.
 Cette derniere nuitée
 A paru fort irritée.
 Il y vint un coup de mer
 Qui pensa nous abyster.
 Mais vous fites diligence
 De parer à la defense.

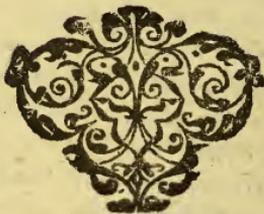
C'est le
 maitre
 condu-
 cteur du
 navire
 Nico-
 las Mar-
 tin, de
 saint
 Malo.

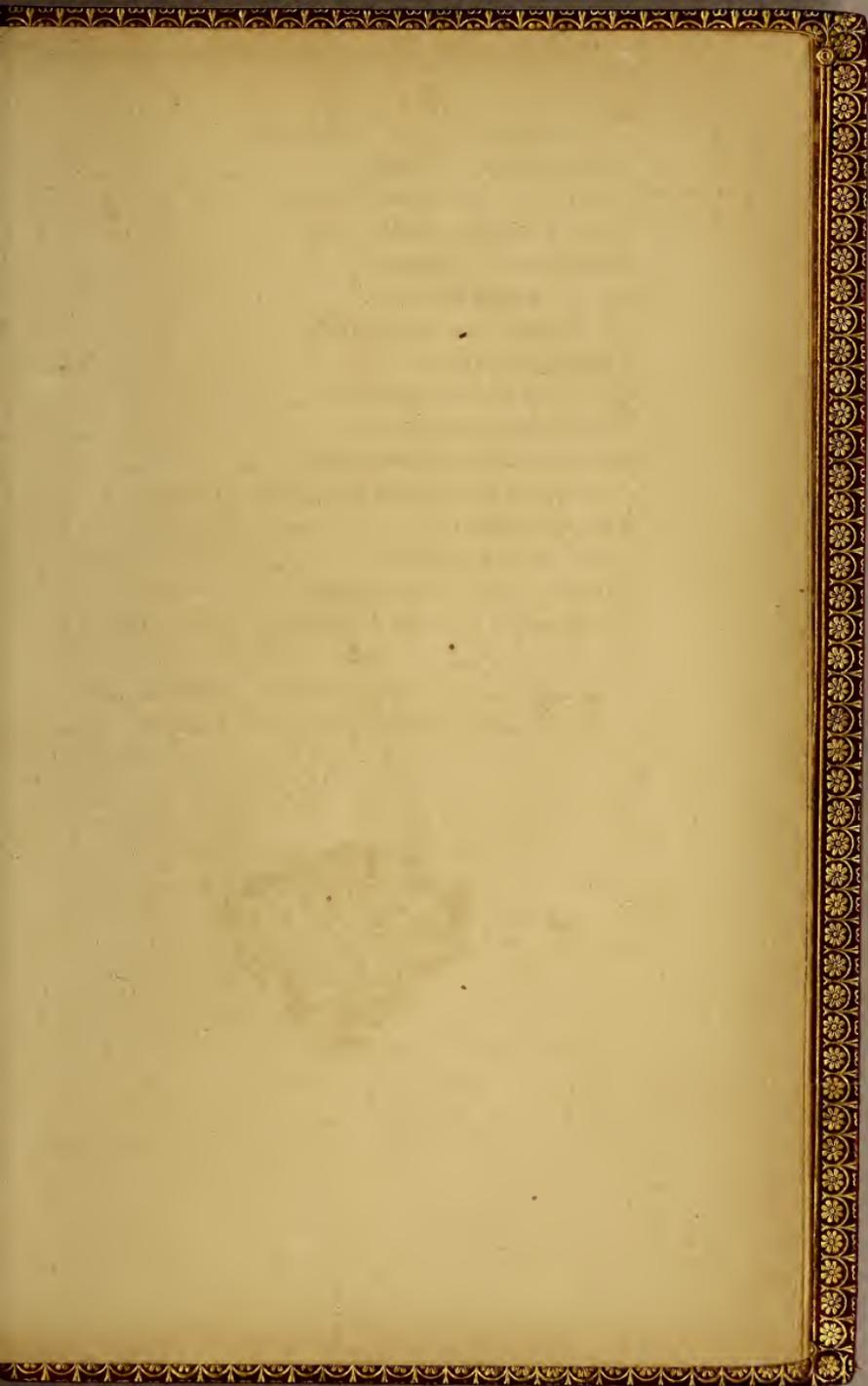
7 C'est
le nom
denôtre
navire.

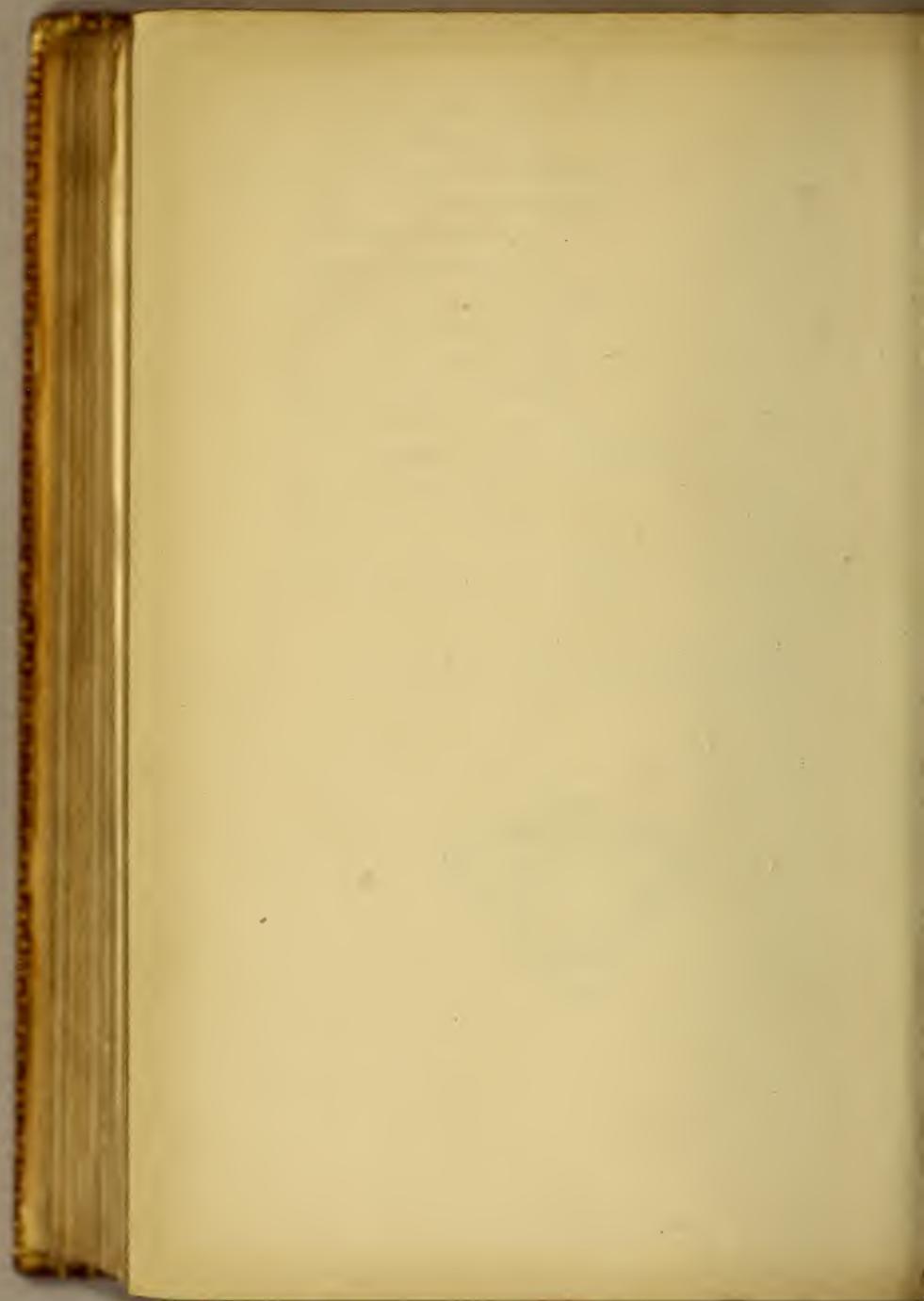
Dieu garde le bon IONAST
De tout violent trépas,
Car s'il tomboit en naufrage,
Nous y aurions du dommage
Et m'étonne infiniment
Que cet humide element
De ses eaux ne nous accable,
Veu que le nom venerable
De Dieu y est blasphémé
D'un langage accoutumé,
Sans crainte de ses menaces.

Neantmoins rendons lui graces,
Et avec contrition
Demandons remission
De noz fautes: & sans cesse
Soit louée sa hauteſſe.. Amen.

Cherchant deſſus Neptune vn repos ſans repos
L'ay façonné ces vers au branle de ſes flots.







E618
L624h





